

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** & **A. PÉRIER**  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE { 102.46 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESSANT**  
 Fondateur  
 RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois 15 30 60  
 Six Mois 28 56 112  
 Un An 52 104 208  
 Départements... 18 36 72  
 Union Postale... 21 42 84  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Rembrandt chez Shakespeare

Londres, 25 février.

L'automne dernier, Rembrandt recevait chez lui. Cet hiver, il reçoit chez Shakespeare. On est embarrassé pour décider où il a reçu le plus magnifiquement.

L'exposition d'Amsterdam fut plus retentissante peut-être; il y eut le tonnerre et les éclairs, et la *Ronde de nuit*, et tous les gens du monde. Ce fut presque une exposition bien parisienne.

Celle qui a lieu en ce moment à l'Académie royale de Londres est plus sobre, plus choisie, plus inattendue (quoique l'on put croire le contraire pour une seconde édition), et je ne sais si elle n'est pas plus troublante. Il y a là une vingtaine d'œuvres faites pour confondre l'esprit, en dehors de celles que l'on retrouve avec la même intensité d'émotion que l'abbé. L'Angleterre n'avait pas dévolé tous ses trésors; les plus augustes collections, celle de la Reine la première, gardaient encore des surprises.

De toute façon, les deux expositions se seront complétées l'une par l'autre, pour la plus grande consolation du vieux monde civilisé. Ceux qui auront vu les Rembrandt exposés à Amsterdam et à Londres, et connaissent nos peintures du Louvre, seront désormais à même de savoir tout l'essentiel sur un des plus grands artistes, et d'un des plus étonnants penseurs des temps modernes.

Rembrandt se trouve merveilleusement chez lui dans le pays de Shakespeare. Comme à Londres on rencontre soudain de larges squares paisibles, de vastes parcs silencieux, lacs de verdure et de repos, au milieu de l'agitation frémissante des rues, de la fièvre des grandes entreprises, de même cette exposition apporte un beau calme et de profondes certitudes à l'esprit, soit lorsqu'on vient se délasser un peu de la trépidation française, soit même par comparaison avec le vide, l'inutile et le confus effort de presque tout l'art européen en ce moment.

Les collections anglaises et le Louvre présentent les plus beaux, les plus complets, les plus significatifs ensembles d'œuvres de Rembrandt. On s'étonnera que dans ce pays où l'on dit qu'est le nôtre, dans ce pays si calomnié par nous-mêmes, se soient réfugiés tant de pages sublimes. Chez Shakespeare du moins, cela semble au premier moment plus rationnel. Ces deux grands esprits voisinent à merveille; leur mélange de doutes et d'affirmations également passionnés, la liberté admirable de leur langage, la force de leur observation et de leur ironie, la bonté et l'amour de l'humanité qui sont leur véritable fonds et se traduisent, perçant sous l'apparente rudesse, par des traits d'une finesse et d'une délicatesse infinies, toutes ces vertus et toutes ces beautés sont faites pour se compléter et s'exalter. Rien de plus naturel et de plus harmonieux que les grands et fiers compatriotes de Shakespeare, dans cette île de songeries, de tristesse et de puissance, aient recherché et conservé certaines des plus belles œuvres de Rembrandt.

Malheureusement, à présent, l'Angleterre ne joue plus guère les drames de son poète. Elle ne le connaît plus beaucoup et il n'est pas sûr qu'elle l'ait aimé, mais en a-t-elle encore l'amour? Son caprice semble se poser sur de beaucoup plus médiocres objets, je parle seulement de littérature. De même, je ne suis pas très certain que cette exposition des œuvres de Rembrandt aura exercé sur l'art britannique la même influence, le même trouble fécond, que l'exposition hollandaise a incontestablement produits sur les Français qui partirent pour Amsterdam en septembre dernier. Après tout, ce n'est pas notre affaire.

\*\*\*

A Londres comme en Hollande, nous ne savons ce que nous devons admirer le plus chez Rembrandt. Est-ce la forme, les moyens extraordinairement forts et raffinés qu'il invente sans cesse pour exprimer son opinion sur les êtres? Est-ce cette opinion elle-même, cette pensée qui à la fois vous domine et vous fuit, vous secoue rudement et vous apaise avec tendresse? Jamais pareil accord ne fut réalisé avec plus d'originalité dans tout l'art moderne, et il est à peu près impossible de séparer l'ouvrier du poète, le signe de la chose signifiée.

Pendant longtemps, les critiques académiques (et peut-être même encore maintenant) considèrent Rembrandt comme un personnage assez mal élevé. Ils lui déniaient la distinction, le goût et le charme, tout ce qu'il possédait au plus haut degré. C'est pourquoi on fit aisément passer pour des œuvres de lui quantité de choses médiocres, tout à fait indignes de son pinceau et de son esprit. Aussi, dans toute exposition telle que celle-ci, à Londres comme à Amsterdam, se glissera-t-il, à la faveur de la tradition et d'illusions qu'il serait trop long de démentir, quelques intrus dont la qualité ne fait de doute pour personne.

Les signatures ne prouvent rien. L'historien nous dit que dès le lendemain du jour où les marchands eurent laissé mourir Rembrandt de misère, ils signèrent hardiment tout ce qu'il n'avait pas signé, et pour cause. Les plus orgueilleuses galeries contiennent donc parfois des erreurs de copie, et parmi les prestigieux phénix, certains turbulents et grossiers canards. La seule façon d'en bien parler est de n'en pas parler du tout.

Mais quand c'est un vrai et beau et parfait Rembrandt, comme la femme à l'éventail de la collection royale, ou comme la femme en blanc de la collection Morrison, ou le *Fauconnier* du duc de Westminster, ou la vieille femme, dite *Comtesse de Desmond*, à la Reine encore, on peut bien dire qu'il y a peut-être des choses aussi belles de par le monde, mais que certainement il n'en est pas de plus belles!

Rembrandt, le vrai Rembrandt, est toujours puissant et délicat en même temps. Jamais il n'est brutal. Il est le plus souvent d'une opulence extrême, parfois d'une surprenante simplicité. Jamais il ne parle pour ne rien dire, jamais il ne commet une faute de goût. Sinon, ce n'est pas Rembrandt, voilà tout; c'est à quoi cela se reconnaît, et si cet article sert jamais à quelque chose, ce sera pour avoir crié une fois de plus cette vérité.

Quel amour il avait de la femme, depuis la radieuse et la ravissante, comme la dame à l'éventail ou la femme du bourgeois Six (collection Henderson), jusqu'à la toute simple, comme l'épouse de Berchem avec sa petite tête ronde comme une pomme, la femme à l'âge mûr, la merveilleuse Alotte Adrians, ou la très âgée, la ravagée par l'âge et par la vie: la vieille dame en méditation (collection du comte de Yarborough), ses mains ridées, son regard perdu si loin dans les souvenirs!

Quelle connaissance de l'homme! Comme il pénétrait la race et l'esprit! Le portrait du bourgeois Six, avec ses cheveux roux, son menton carré, son air volontaire et pourtant lymphatique, c'est toute la Hollande. Il y a ici deux portraits de juifs qui sont toute la race juive: un brun tout malade (au comte Brownlow) qui représente le côté mélancolique et rusé, et un blond, Ephraïm Bonus (à Mme Alfred Morrison), qui incarne le côté incisif et conquérant.

\*\*\*

On est souvent obligé de revenir, lorsqu'on parle de Rembrandt, sur ses relations avec les hommes et les légendes d'Israël. Il trouvait dans l'observation de la populace juive qui grouillait à sa porte un répertoire infini de matière première humaine, et dans la fréquentation de certains savants et des livres hébraïques, un répertoire de pensée et d'exaltation poétique.

Un portrait, à l'exposition de Londres, nous a, à cet égard profondément surpris et remué. Ce n'est pas le plus beau peut-être, encore qu'il soit d'une grande beauté, mais c'était pour nous un des plus neufs et des plus éloquentes. Il appartenait à lord Kinnaird: c'est le Rembrandt vieilli, raviné, tel à peu près qu'en notre portrait du Louvre; mais serré, blanc, même mèches grises s'échappant de chaque côté du vaste front. Il tient un manuscrit hébreu et se retourne vers le spectateur, sans le voir — ou plutôt ce spectateur ce serait lui-même, dans son miroir, — et ses sourcils s'élèvent, ses yeux s'ouvrent dans une indéfinissable et incommensurable expression d'ironie et de doute. C'est le *douteur*! C'est, si l'on peut parler ainsi, une des plus énergiques « affirmations de doute » que l'art et la pensée aient réalisées.

Ce doute, visiblement, se rapporte à la « lettre »; mais dès qu'il se retrouvait en présence de l'esprit, Rembrandt ne doutait plus. Il affirmait ses croyances, ses espoirs. Il suffit de voir ses sujets de prédilection, ceux auxquels il revient avec des accents toujours plus énergiques et plus tendres: la Nativité, c'est-à-dire la maternité; le Christ et la femme adultère, c'est-à-dire le pardon des fautes; le Christ mort, c'est-à-dire la plus grande expression de l'abnégation; le bon Samaritain (il va jusqu'à en faire l'épisode minuscule et grandiose du merveilleux paysage du musée Czartoryski), c'est-à-dire la compassion humaine; Madeleine au tombeau du Christ (l'admirable scène de la collection royale, Buckingham Palace), c'est-à-dire la douceur du repentir.

Et tous ces sentiments, on en retrouverait l'affirmation dans tous les portraits, avec leurs yeux pénétrants, leurs bouches entr'ouvertes, les stigmates que la vie leur a imprimés, ou le rayonnement dont les années bien employées les embellissent.

Voilà ce que, chez Shakespeare tout comme dans son propre pays, Rembrandt a dit une fois de plus à ses visiteurs, s'exprimant toujours avec la force et la subtilité uniques qui le font triompher aussi bien dans l'exécution délicate d'une dentelle ou d'un bijou que dans l'insaisissable expression d'un regard.

\*\*\*

... La moralité de tout cela? Ma foi, je n'en vois guère, sinon une qui, pour paraître peut-être tout d'abord un peu secondaire, aurait chez nous, bien comprise et bien mise en œuvre, une portée considérable.

Ces deux expositions ont été des fêtes uniques dont plus rien ne pourra donner une idée. Mais nous avons, au Louvre, vingt des plus beaux Rembrandt du monde entier. Ils sont dispersés, mal exposés, avoisinés sans logique et sans goût. A Londres et à Amsterdam, on a vu combien prenaient de puissance par la réunion les œuvres du maître. Il est inutile d'insister sur cette démonstration.

Que l'on nous donne enfin, au Louvre, la salle Rembrandt, la salle où sobrement, religieusement, on aura disposé dans la meilleure lumière le *Bon Samaritain*, les *Disciples d'Emmaüs*, et le reste. Personne, même ceux qui, comme nous, depuis vingt ans réclament cette salle avec la dernière énergie, ne peut se douter de l'émotion qui s'en dégage, et du bienfait qu'elle apportera aux âmes.

Arsène Alexandre.

## Échos

### La Température

La pression reste élevée, elle est voisine de 775<sup>mm</sup> en Allemagne; à Paris, le baromètre indiquait hier 770<sup>mm</sup>. Des pluies sont signalées en France, à Certe et à Nice; mais sur nos côtes, la mer est toujours très belle. La température s'est fortement abaissée: le thermomètre marquait aux premières heures de la journée 5° au-dessous de zéro, et 9° au-dessus dans l'après-midi; on notait 14° à Alger. En France, le temps beau et froid va persister. Le soir, le baromètre était à 769<sup>mm</sup>.

Monte-Carlo. — Thermomètre: le matin à huit heures, 9°; à midi, 12°. Beau temps.

### Les Courses

A 2 heures, Courses à Vincennes. — Gagnants de Robert Milton:

Priz du Retour: Quine.  
 Priz Boissy: Roussette.  
 Priz Viretan: Orizaba.  
 Priz Astrolabe: Balasch.  
 Priz des Primevères: Quator.  
 Priz Patriarche: Protocole.

### AU SÉNAT

Aujourd'hui lundi commence devant le Sénat la discussion de la loi proposée par le gouvernement et votée par la Chambre dans le but de déléguer à la Cour de cassation, toutes Chambres réunies, la procédure de révision entamée par la Chambre criminelle.

Le lecteur connaît l'historique de cette œuvre législative. Il n'a pas oublié que la Chambre criminelle a eu le malheur d'exciter la défiance d'une portion de la presse française, qui a fait connaître son intention de contester la valeur de l'arrêt de cette Chambre et qui a déclaré, en outre, que si tous les membres de la Cour suprême siégeaient, elle consentirait à s'incliner devant eux. M. Charles Dupuy s'est hâté de s'approprier cette combinaison et de la transformer en un texte législatif qui doit, dit-il, nous procurer un apaisement considérable. En même temps, sur la dénonciation d'un ancien magistrat, on confiait à trois conseillers la mission de faire une enquête sur la conduite de la Chambre criminelle. Cette mission aboutit à un rapport qui proclamait la parfaite honorabilité des membres de la Criminelle, et aussi la nécessité de les dessaisir. La loi votée par la Chambre donne satisfaction à ce vœu. C'est évidemment une loi de circonstance et, comme telle, elle déplaît aux juristes.

Mais nous avons expliqué déjà pourquoi la Chambre l'a adoptée et pourquoi ceux qui ne veulent pas d'autre guide que la bonne foi doivent s'y résigner et l'accepter.

Je me suis permis de dire déjà qu'au fond, si on a modifié les compétences, c'était parce qu'on escomptait les sentences. On croyait la Criminelle acquiescente à la révision, c'est pourquoi on l'a dessaisie. On croyait la Cour entière opposée en majorité à la révision, c'est pourquoi on l'a investie.

Ces deux calculs sont également injurieux et injustes. La Chambre criminelle ne vaut ni plus ni moins que les deux autres Chambres. S'il est vrai qu'on ait pu la croire acquiescente à la révision, c'est qu'elle en a découvert l'opportunité et la nécessité dans son enquête. Rien ne permet de supposer que la Cour, toutes Chambres réunies, n'aurait pas aux mêmes conclusions.

C'est faire, dans tous les cas, aux conseillers qui composent les deux autres Chambres une injure épouvantable que de les supposer d'avance opposés ou acquiescents à une solution, car c'est déclarer qu'ils ont formé leur conviction sans connaître les pièces, et que l'étude du dossier ne pourra pas modifier cette conviction.

La justice ainsi comprise ne serait que la plus abjecte des comédies.

Ce n'est pas ainsi que nous la comprenons. Pour nous, les conseillers de la Cour suprême sont également respectables. Qu'ils se mettent à quinze ou à quarante-cinq pour juger, leur arrêt sera équitable et définitif. Nous le respectons quel qu'il soit.

Et ceux qui le contesteront feront une œuvre malsaine, et du reste parfaitement inutile.

Tout fait prévoir que le Sénat, ce soir probablement, aura confirmé le vote de la Chambre. — J. CORNÉLY.

### A Travers Paris

Le Président de la République et Mme Loubet se sont rendus hier, dans l'après-midi, sans le moindre appareil, au palais de l'Élysée, afin d'examiner la disposition des locaux au point de vue de leur installation, qui aura lieu dans le courant de la semaine.

Cette visite n'ayant pas un caractère officiel, le Président de la République a demandé que le poste du palais ne rendit pas les honneurs.

Nous avons mentionné hier la visite faite à M. le Président de la République par le Comité directeur et le Conseil général de l'Association nationale républicaine.

Cette visite a toujours été de règle à chaque élection présidentielle: mais dans les circonstances actuelles elle constitue un symptôme d'apaisement qu'il est bon de souligner.

Le président de l'Association nationale républicaine est, en effet, M. Audiffren, député de la Loire, qui a été un des promoteurs les plus ardents de la candidature Méline. Il fut même de ceux qui, au Congrès de Versailles, malgré le désistement de l'honorable M. Méline, se refusèrent à laisser enlever les bulletins au nom de l'ancien président du Conseil.

Dans ces conditions, la visite faite par M. Audiffren à M. Loubet à la tête du bureau de l'Association nationale républicaine est un signe de concorde et d'union: « Nous saluons en vous, avec respect et sympathie, a dit M. Audiffren au Président de la République, le républicain éprouvé à qui l'Assemblée nationale a confié la première magistrature de la République. »

Preuve évidente que M. Loubet est, dès à présent, assuré du concours de ceux-là mêmes qui ont voté contre lui. On ne peut que se réjouir, tout en constatant philosophiquement que puisque la réconciliation était si proche, il eût mieux valu encore éviter la bataille!

On sait que le bureau téléphonique de la Chambre des députés enregistre très soigneusement, au jour le jour, les changements d'adresse qui peuvent se produire parmi les abonnés qui appartiennent au monde parlementaire.

Si un député ou un sénateur passe, par exemple, de la rue de Miromesnil à la Chaussée d'Antin, c'est inscrit le jour même sur un registre *ad hoc*.

En tête de ce registre, on pouvait lire, le lendemain même du Congrès, en une belle ronde, admirablement calligraphiée:

« M. Loubet (Emile), du Petit-Luxembourg à la Présidence de la République... »

Pour un changement d'adresse, en voilà un qui n'est pas banal!

M. François Roussel, auditeur de 1<sup>re</sup> classe au Conseil d'Etat et chef de cabinet de M. Loubet, se trouve en ce moment assez gravement malade. M. Roussel est atteint d'une bronchite, conséquence d'un refroidissement survenu au palais de Versailles où il avait accompagné M. Loubet le jour de l'élection présidentielle.

Le chevalier Pini n'a pas été inactif depuis qu'il est à Paris: il a fait admirer une fois de plus, dans presque toutes les grandes salles d'armes, sa science profonde de l'épée. Le 4 mars prochain, cet admirable tireur, cet excellent professeur, qui dirige à Buenos-Ayres une École militaire d'escrime, ira à l'assaut que nous donnons dans notre salle des fêtes et aura pour adversaire Adolphe Rouleau. Ce ne sera pas le moindre attrait de cet assaut où, parmi les rencontres sensationnelles, il faut citer encore celle de Kirchhoff, le vainqueur du Tournoi de 1896, avec Georges Rouleau, vainqueur du Tournoi de 1897; celle de Georges Breitmayr avec le chevalier Tiberini, de Gènes, et des brillants élèves de Pini, et celle du lieutenant Sénat avec le professeur Selderslagh, de Bruxelles.

On a accusé le général de Rochebelle d'avoir accepté, en 1877, la présidence d'un ministère extraparlémentaire, en vue d'un coup d'Etat. Voici sur ce point un peu de lumière.

Un ami du général de Rochebelle, le général de Laveaucoupet, habitait en 1877 la Creuse, où il avait été candidat du Maréchal contre le docteur Jean Moreau, en des 363. Le général de Laveaucoupet ne prit pas aisément son parti de son échec et de l'échec des conservateurs. Il voyait la France aller aux abîmes...

Il fréquentait beaucoup à cette époque le grand économiste Léonce de Lavergne, presque son voisin, et, quoiqu'ils fussent très divisés d'opinion — Léonce de Lavergne était un orléaniste très nettement rallié à la République, — le général de Laveaucoupet lui fit part de tous ses rêves de reconstitution, par tous les moyens, l'autorité sur ses vraies bases.

Quand il apprit la constitution du ministère Rochebelle, il accourut auprès de Léonce de Lavergne et s'écria:

— Ça y est! Celui-là mettra au pas les révolutionnaires. Attendez-vous à de graves événements.

Six jours après, le général de Laveaucoupet revint auprès de Léonce de Lavergne, la mine toute déconfite. Il tenait à la main une lettre du général de Rochebelle, qui contenait ces lignes: « Nous sommes des hommes d'ordre. Nous ne touchons pas aux lois constitutionnelles qui, aussi longtemps qu'elles n'auront pas été abrogées, seront les lois fondamentales auxquelles nous devons obéissance. Ceux qui attendent de nous autre chose ne nous connaissent pas, ni le Maréchal ni moi... »

Ce n'est pas précisément là un programme de coup d'Etat. Léonce de Lavergne le comprit aussi bien que le général de Laveaucoupet, et il en prévint sans retard ses amis politiques, pour les rassurer.

Un hommage qui sera particulièrement sensible au commandant Marchand. Les élèves-officiers de Saint-Maixent qui sortent demain de l'École avec le grade de sous-lieutenant, ont décidé de baptiser leur promotion du nom de Fachoda.

En attendant que le Photo-Club ait trouvé un local pour son exposition annuelle, MM. Robert Demachy, Constant Puy et Maurice Brémard ont ouvert hier, boulevard de Clichy, une petite exposition de leurs œuvres, qui est vraiment des plus attrayantes.

Il y a là des procédés tout à fait nouveaux qui donnent aux épreuves photographiques, par des lavages particuliers, un flou, une douceur et une transparence que le fusain et le crayon même ne peuvent atteindre. Telle autre épreuve réunit plusieurs couleurs qui, sous la teinte générale, en font ressortir les va-

leurs, sans qu'on s'en doute au premier abord.

La photographie ainsi pratiquée est bien un art.

Voici qu'on songe enfin à réparer un regrettable oubli.

La petite place plantée en quai-conces qui se trouve entre la place du Théâtre-Français, devant l'Administration de ce théâtre, et la place du Palais-Royal va être complètement débarrassée des bureaux d'omnibus et d'édicules divers qui l'obstruent et l'enlaidissent.

En souterrain, la Ville de Paris va faire aménager de confortables lavabos publics, qui auront en outre l'avantage d'être absolument invisibles.

Sous les arbres, on élèvera, en réalisation d'un projet déjà ancien que patronnèrent MM. Gréard, Jules Claretie, Davillé des Essards, alors conseiller municipal, et un grand nombre de Parisiens soucieux en même temps de la beauté de Paris et des vraies gloires nationales, un monument à la mémoire de Cornille, de Racine et de Molière.

Car ni Cornille ni Racine n'ont encore leur statue, voire leur buste, dans Paris, qui a trouvé tant de place, de bronze et de marbre, pour Étienne Dole, Sedaine, et bientôt pour Fourier, Albert Pérot et Jules Joffrin...

### Hors Paris

Le roi Oscar II de Suède s'intéresse énormément à l'éducation de l'enfance et ne dédaigne pas de se rendre compte en personne du niveau de l'instruction des élèves des écoles primaires.

Récemment, Oscar II visita une école de jeunes filles et demanda à l'institutrice la permission de se substituer à elle pour faire le cours d'histoire.

— Pourriez-vous, demanda Sa Majesté à ses élèves improvisées, me citer des noms de grands rois de Suède?

— Gustave-Adolphe, fit la première.

— Charles XII, répondit une autre.

— Oscar II, bégaya une petite.

Surpris autant qu'amusé, le Roi s'approcha de la courtisane en jupe courte et lui demanda de citer un grand fait de son règne.

Un temps. L'enfant rougit, balbutia et, prête à fondre en larmes, s'écria:

— Je ne connais pas.

Paternellement, le Roi lui caressa les cheveux:

— Ne pleure pas, chère enfant, dit-il en éclatant de rire, je n'en connais pas non plus.

### Nouvelles à la Main

Un mot d'enfant.

Le petit Riquet — sept ans — cause avec son père.

— Alors, mon chéri, lui dit celui-ci, si je mourais, ça te ferait beaucoup de chagrin?

— Oh! oui.

— Tu ne jouerais plus?

— Oh! si, papa; mais je jouerais en pleurant.

Molinchard et Pontbiquet parlent politique.

— Avec la nouvelle présidence, je crois que nous allons entrer dans une ère nouvelle.

— Ça tombe on ne peut mieux: mon médecin vient justement de me conseiller d'en changer!

### Le Masque de Fer.

### CONSPIRATEUR!

L'AGENT DE LA SURETÉ, à un de ses collègues. — Je crois que nous le tenons. Il doit demeurer dans cet immeuble.

SON COLLÈGUE. — Cela est possible. Est-ce vraiment un homme dangereux?

L'AGENT DE LA SURETÉ. — C'est un gaillard qui conspire contre nos institutions, voilà qui est certain.

SON COLLÈGUE. — Oh! oh!

L'AGENT DE LA SURETÉ. — La police en a la conviction, mais il nous faudrait une preuve.

SON COLLÈGUE. — Si nous interrogeons adroitement la concierge.

L'AGENT DE LA SURETÉ. — L'idée n'est pas mauvaise. Entrons.

(Ils entrent dans la maison et frappent à la porte de la concierge.)

LA CONCIERGE. — Vous désirez?

L'AGENT DE LA SURETÉ. — M. Durand, s'il vous plaît.

LA CONCIERGE. — Nous n'avons pas de M. Durand dans la maison.

L'AGENT DE LA SURETÉ, feignant l'étonnement. — Allons donc!

LA CONCIERGE. — C'est comme ça.

L'AGENT DE LA SURETÉ. — Vous n'avez pas ici un monsieur d'une cinquantaine d'années, grand, décoré de la Légion d'honneur?

LA CONCIERGE, méfiante. — Ça dépend.

L'AGENT DE LA SURETÉ, à part. — Il est pris. (Haut, avec autorité.) Est-il chez lui?

LA CONCIERGE. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'AGENT DE LA SURETÉ. — Inutile d'user de subterfuge, madame. Je suis agent de la Sûreté et j'ai maintenant la certitude qu'il y a dans votre immeuble un locataire qui conspire contre la République. Quel est son nom et à quel étage demeure-t-il?

LA CONCIERGE, s'épanouissant. — Hé! je vous prendrais pour des créanciers... Il fallait me dire plus tôt ce que vous veniez faire... Certainement que nous avons un conspirateur dans la maison, et un bon, je m'en vante! Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas... (Riant.) Alors, c'est le conspirateur que vous demandez?

L'AGENT DE LA SURETÉ. — Oui.

LA CONCIERGE. — Au deuxième au-dessus de l'entresol, à droite.

Alfred Capus.

## L'AFFAIRE DÉROULEDE

Serait-ce la police correctionnelle?

Le petit jeu des « juridictions » continue toujours à propos de l'affaire Déroulède.

Les uns tiennent pour la Haute Cour, les autres pour la Cour d'assises. Voici une troisième opinion qui m'est transmise par un de mes excellents confrères du Palais, M. Courtois, avocat à la Cour et collaborateur du *Droit*.

M<sup>re</sup> Courtois tient pour la police correctionnelle.

Examinons cette opinion nouvelle, comme nous avons examiné les deux autres.

Ce ne seraient pas les articles 87 et suivants du Code pénal, qui punissent le complot contre la sûreté intérieure de l'Etat; ce ne seraient pas davantage les lois de 1881 et de 1893 sur la presse, visées par le réquisitoire de M. le procureur général Bertrand, qui seraient applicables au cas de MM. Paul Déroulède et Marcel Habert.

Ce serait — comble de surprise et d'ironie — la loi du 28 juillet 1894 contre les anarchistes!

Et il faut bien reconnaître que les textes sont ici d'une adaptation singulièrement frappante.

L'article 2, paragraphe 1<sup>er</sup>, de cette loi de 1894, qui, tout en ayant l'air de n'avoir été faite que contre les anarchistes, a eu le caractère général d'une loi restrictive de la liberté de la presse, dispose ainsi:

Sera déferé aux Tribunaux correctionnels et puni d'un emprisonnement de trois mois à deux ans et d'une amende de 20 à 2,000 fr., tout individu qui sera convaincu d'avoir, dans un but de propagande anarchiste, adressé une provocation à des militaires des armées de terre ou de mer, dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs dans ce qu'ils commandent pour l'exécution des lois et règlements militaires, et la défense de la Constitution républicaine.

C'est très clair et très précis, répandra-t-on,

été décidé qu'on frapperait un grand coup.

A minuit, des mandats de perquisition étaient envoyés à la Préfecture à dix-sept commissaires : MM. Hamard, sous-chef de la Sûreté; Marion, Roy, Martin, commissaires aux délégations judiciaires; Bernard, commissaire du contrôle général; Volel, commissaire du quartier de la Monnaie; Tanguy, du quartier de la Porte-Saint-Denis; Mourgues, des Champs-Élysées; Gouillon, du quartier Saint-Georges; Gouillon, du quartier Saint-Marguerite; Egarcelor, du Palais-Royal; Berthelot, de la Sorbonne; Doray, des Arts-et-Métiers; Bénézech, du quartier Rochetrouart; Baube, de Saint-Thomas-d'Aquin; Guénin, de la Chaussée-d'Antin; et Fagard, de Pantin.

Le mandat était ainsi libellé :

Nous, Préfet de police, vu les renseignements à nous parvenus, desquels il résulte qu'un groupement constitué sous le nom de « Ligue antisémite » fonctionnait en violation de l'article 291 du Code pénal.

En vertu de l'article 10 du Code d'instruction criminelle;

Mandons et ordonnons à M. X..., commissaire de police, de se transporter au domicile de...

Et partant, on a besoin de, à l'effet d'y rechercher et saisir tous papiers, lettres, correspondances, brochures, armes et munitions de guerre, et généralement tous objets susceptibles d'examen, qui seront envoyés à la Préfecture de police.

Mandons et ordonnons à tous agents de la force publique de prêter main-forte pour l'exécution du présent mandat.

Le procès-verbal qui sera dressé de cette opération nous sera transmis sans délai, avec les objets saisis placés sous scellés.

Fait à Paris, le 25 février 1899.

Le préfet de police, Ch. BLANC.

Il était accompagné de la lettre « confidentielle » suivante :

Dimanche 26 février 1899.

Monsieur le commissaire,

Je vous charge d'exécuter ce matin à la première heure le présent mandat.

Il vous sera remis par deux inspecteurs de police, qui resteront à votre disposition pour vous aider dans l'accomplissement de votre mission.

Vos recherches devront porter particulièrement sur tous documents de nature à établir les agissements de la Ligue antisémite et des ramifications avec les Comités royalistes et bonapartistes ou avec d'autres Ligues.

Le préfet de police, Charles BLANC.

A six heures du matin, les opérations commencent :

M. Hamard s'est rendu chez M. Jules Guénin, chef de la Ligue antisémite, 83, boulevard de la Villette. M. Guénin était au lit. Il s'est levé et avec beaucoup de complaisance s'est mis à la disposition du commissaire pour faciliter ses recherches.

Quelques papiers ont été saisis. Mais M. Guénin a déclaré qu'il n'avait aucune importance, car, prévenu qu'on viendrait chez lui, il avait, lui, comme à la Ligue, du reste, mis en sûreté tout ce qu'il ne tenait pas à laisser prendre.

M. Martin s'est présenté chez M. André Buffet, 17, rue du Bac. On sait que M. Buffet est, à Paris, chef du bureau politique de Monseigneur le duc d'Orléans.

M. Buffet, lui aussi, dormait. Réveillé par le commissaire qui lui exhibait son mandat, il lui a dit :

— Mais je n'appartiens en rien à la Ligue.

— Cela ne fait rien. Nous allons perquisitionner tout de même.

A peine avait-on commencé à fouiller les tiroirs et les meubles que la sonnerie du téléphone retentit. On prévenait M. Buffet que M. Marion, commissaire de police, venait perquisitionner aux bureaux du Comité royaliste, 58, rue Saint-Honoré.

M. Buffet pria M. Martin de vouloir bien avertir son collègue que, retenu par la perquisition faite à son domicile, il ne pouvait aller assister à celle opérée dans ses bureaux. M. Martin refusa, et ce ne fut que lorsque tout fut terminé et les papiers de M. Buffet enlevés que celui-ci put monter en voiture et aller rue Saint-Honoré.

Là, il trouva la perquisition en train, les meubles ouverts, les papiers sortis. Après avoir protesté contre ces recherches faites en son absence, il dit en soupirant :

— Alors c'est le grand complot ?

— Il paraît.

— J'en suis fort aise. Monsieur le Comte de Paris avait dit un jour, de la République : « En me frappant, elle me désigne ». Aujourd'hui, le gouvernement montre par ces mesures d'exception sa terreur des royalistes. C'est pour nous la meilleure propagande.

M. Marion a emporté, dans une voiture à bras, huit paniers remplis de lettres, portraits, affiches et autres objets destinés à la propagande royaliste.

M. Roy est arrivé à six heures et demie chez M. le comte de Sabran-Pontevès, 144, avenue des Champs-Élysées.

On a fouillé partout, même — mais en s'excusant des exigences de la mission à remplir — dans le bureau particulier de Mme de Sabran. On a emporté des liasses de coupures de journaux, quelques lettres et, dit-on, des listes de membres des Comités royalistes, listes dont on ne fait aucun mystère.

M. Bernard a perquisitionné chez M. J.-B. Girard, rue des Rondonneaux. M. Girard est le secrétaire de M. Jules Guénin. On n'a saisi, paraît-il, que des papiers sans importance.

M. Fagard, commissaire du Pantin, est allé chez la mère de M. Jules Guénin, 17, rue de Montreuil, où demeure également M. Louis Guénin, frère du président de la Ligue antisémite. Perquisition sans grand résultat.

M. Cornette est allé chez M. le comte de Chevilly, 9, rue d'Artois, administrateur des biens du duc d'Orléans.

M. Berthelot, chez M. Georges Thiébaud, 38, quai Voltaire. M. Thiébaud a fait observer que la mesure prise contre lui était au moins extraordinaire, car il ne fait partie ni des Comités royalistes, ni des ligues antisémiques. Il a ajouté que si l'on voulait faire des perquisitions chez tous les gens qui étaient dégoûtés du régime actuel, les commissaires n'y suffiraient pas. Avec une politesse à laquelle M. Georges Thiébaud rend justice, M. Berthelot s'est excusé des rigueurs de son mandat et s'est félicité d'avoir fait la connaissance de M. Thiébaud, tout en regrettant qu'elle lui fût en semblable circonstance.

M. Tanguy est allé chez M. Pinault de Lormais, président d'un des Comités royalistes, 8, rue de Trévise, et a saisi quelques papiers, lettres et listes de noms.

M. Mourgues a perquisitionné, 8, rue Royale, chez M. le baron Raoul de Vaux, secrétaire-trésorier de l'Œuvre blanc, président du groupe royaliste du 18<sup>e</sup> arrondissement. Il a saisi des lettres et le portrait du duc d'Orléans qui avait été exposé ces jours derniers aux fenêtres de M. de Vaux, et qui avait même donné lieu à une petite manifestation.

M. Beaubé est allé chez M. Eugène Godfrey, président de la Jeunesse royaliste, 166, boulevard Saint-Germain.

M. Volel chez M. le comte de Lude, 15, avenue Bosquet, membre des Comités royalistes et de la Ligue antisémite.

M. Guénin a saisi aux bureaux de l'Antijuit, 40, rue Condorcet, un certain nombre de papiers, d'affiches, et des listes d'abonnement.

M. Tanguy est allé à la Ligue antisémite, 56, rue Rochetrouart, mais il a trouvé les bureaux déserts. Dans les salles une grande quantité de papiers mis en paquets et prêts à être emportés. On a prétendu que parmi les lettres saisies il s'en trouvait deux du commandant Esterhazy, exposant des « plans d'action ».

M. Jules Guénin, dans une lettre, dément absolument ce bruit. La Ligue antisémite de France n'ayant jamais été en rapport avec le commandant Esterhazy.

M. Egarcelor s'est présenté chez M. Guixou-Pagès, membre de la Ligue antisémite, 19, rue Grenéta. M. Doray, chez M. Dubuc, président de la Jeunesse antisémite, 24, rue de l'Entrepôt.

Enfin, M. Bénézech est allé perquisitionner chez M. le comte Gaston de Monicourt, 23, rue de Constantinople. M. de Monicourt, qui est « courrier » du prince, arrivait de Bruxelles et portait une valise remplie de lettres adressées à diverses personnes du parti royaliste. Cette valise a été saisie.

Nous avons pu rencontrer, hier soir à sept heures et demie, à son domicile, 23, rue de Constantinople, M. Gaston de Monicourt, secrétaire de Monseigneur le duc d'Orléans.

Avec une parfaite bonne grâce, mais non sans réticences, il consent à nous raconter ce qu'il appelle « ses mésaventures ».

J'avais passé une mauvaise nuit, dit-il, et, étreint par plusieurs heures de sommeil, je me réveillai en sursaut, au milieu de ces flammes qu'on ne rencontre plus qu'au lever de l'aurore, je revenais à mon domicile et j'étais mon automédon, quand un monsieur avec une politesse exquise, et qui était accompagné de plusieurs individus qui semblaient le chercher, me dit :

— Ne seriez-vous pas M. de Monicourt ?

— Parfaitement ! lui répondis-je.

— Alors, monsieur, veuillez me remettre votre valise. Je vais vous accompagner, du reste, jusque chez vous, où je perquisitionnerai, en vertu d'un mandat que voici !

Je ne fus aucunement interloqué, bien que ne comprenant point la raison de la mesure prise contre moi par la police. Mais j'étais fort navré car j'aurais voulu me coucher immédiatement. J'entraînai chez moi et j'ouvris ma valise, dont M. Bénézech examina très attentivement le contenu.

Il sembla très surpris en y trouvant, entre autres papiers, lettres et documents sans importance, une missive de Monseigneur le duc d'Orléans adressée à une Altesse Royale, son proche parent, résidant à l'étranger.

Le magistrat ne m'adressa aucune question à cet égard. Il ne me demanda point, bien que l'adresse fût sur la lettre, comment je comptais la faire parvenir. Je ne feignis même point de m'étonner qu'il saisisse cette lettre. Maintenant, il reste à savoir si on l'ouvrira. C'est un point bien curieux à élucider.

Ce serait du reste bien inutile, car Monseigneur le duc d'Orléans, je crois, ne demande que des nouvelles de la santé d'un de ses parents.

Les autres papiers ? Ce sont des réponses à des demandes de secours, d'argent, etc. Ces demandes ne manquent pas ! Il en pleut ! Et Monseigneur y répond toujours avec bienveillance.

Je demandai à M. Bénézech s'il voulait examiner le contenu de mes tiroirs. Voici mes clefs, lui dis-je, vous ne trouverez guère que des notes de tailleur !

« Il n'insista point. »

Et comme nous demandons à M. de Monicourt les impressions de Mgr le duc d'Orléans sur les événements qui se sont déroulés à Paris ces jours derniers, il nous répond d'un air très dégagé :

— Monseigneur a l'intention de rentrer en France. Il fera ce qu'il pourra pour cela. Mais il n'y a entre lui et les généraux aucune entente, aucun complot organisé... non plus, du reste, qu'avec la Ligue des patriotes. Vous dire ce qu'il pense de l'attitude de Déroulède, je ne le saurais !

Nous lui posons une dernière question :

— Est-il exact que Monseigneur le duc d'Orléans soit venu à Paris ces temps derniers ?

— Je ne peux vous répondre catégoriquement ; mais je sais que Monseigneur a quitté Bruxelles pendant quelques jours. Où est-il allé ?

Nous insistons, mais M. de Monicourt garde le silence. Puis il nous dit :

— Nous verrons la suite ! Je vais me rendre en Angleterre pour régler certaines affaires, et j'irai ensuite rejoindre Monseigneur !

Nous prenons congé.

C'est M. Fabre, juge d'instruction, qui est chargé de cette nouvelle affaire.

Georges Grison.

## LA JOURNÉE

Lundi 27 février

Sports : Courses à Vincennes (2 h.). Premières : A la Comédie-Française, Othello. Le Parlement : Au Sénat, projet de dessaisissement de la Cour criminelle voté par la Chambre (2 h.). — A la Chambre, budget de l'instruction publique (1 h.).

A l'Hotel de Ville : Séance de la Commission municipale d'enquête relative à la ligne de tramways à traction mécanique entre Notre-Dame de Lorette et Puteaux (10 h. du matin).

Congrès agricole : Ouverture, à 2 heures, de la session annuelle de la Société des agriculteurs de France, jusqu'au 7 mars (en l'Hotel de la Société, 8, rue d'Albion).

Le Cercle Volney : Inauguration de l'exposition d'aquarelles, pastels et dessins du Cercle de la rue Volney (de midi à 4 h., tous les jours, sauf le vendredi).

Conférences : M. Lafenestre, conservateur du Louvre, sous les auspices de la Société artistique des amateurs : « Les Maîtres de l'Ecole française » (2 h., dans les salles mêmes du Louvre). — M. Ch. Brun : « Le Féminisme chrétien » (3 h., Cercle de la rue du Luxembourg, 18).

Dans les églises : Obsèques du général comte de Rochefort (10 h., Saint-Honoré d'Eylau). — Messe du bout de l'an, pour M. Lewal, belle-fille du général Warlet (10 h., Madeleine). — Sermon par Mgr Rozier (4 h. 1/2, Saint-Étienne). — Ouverture de la retraite des jeunes filles, à Sainte-Clotilde.

Le Monde et la Ville

SALONS

— S. Exc. le Nonce apostolique a donné hier un déjeuner intime en l'honneur du comte Camille Pecci, neveu de Sa Sainteté, qui est parti hier soir même pour Rome.

Parmi les convives était M. l'abbé Perosi, dont le bel oratorio la Rédemption du Christ sera représenté mercredi prochain au Cirque d'été, au profit de l'Œuvre des Italiens pauvres habitant Paris.

Pendant le déjeuner, le Nonce a reçu du baron Adolphe de Rothschild, dont la charité est inépuisable, la somme de cinq cents francs pour venir en aide à cette Œuvre, dont il est d'ailleurs un des principaux bienfaiteurs. Le général comte de Solf, en envoyant son offrande, s'excusait de ne pas pouvoir assister à la fête artistique du Cirque d'été, par suite de la mort récente de son beau-frère, le baron Ferdinand de Rothschild.

— Mme Louis a donné, avant-hier, dans ses salons de l'avenue Kléber, un dîner suivi d'une soirée musicale, au cours de laquelle se sont fait applaudir Mmes Emilie Vidal, de l'Opéra; Nehry et Mlle Lucie Méry, dans les œuvres de M. Gaston Paulin, accompagnées par l'auteur.

RENSEIGNEMENTS MONDAINS

Le contre-amiral Skrydoff a quitté hier Paris pour se rendre à Villefranche, où il reprendra le commandement de l'escadre de la Méditerranée.

— Dans la salle Hoche a été joué avant-hier, au bénéfice de l'hôpital Broca, le *Fillette de Pompiégnac*, comédie en quatre actes d'A. Dumas. Les interprètes étaient des amateurs mondains avec Mlle Gerfaud et ses élèves :

Pompiégnac, baron Pierre Despatys; Dornan, comte Morel de Germiny; le général de Fronteville, Edmond de Vial; Rastin, Paul Dornan; F. Marchand; Mlle Lombard; Mlle Gerfaud; Mlle Mille; Mlle Darné; Mlle Barrière; Mlle de Bussy; Mlle Fayolle; une soubrette, Mlle Myrtille.

Grand succès pour tous.

MARIAGES

— On a béni, avant-hier, à Notre-Dame de Lorette, le mariage de M. Gaston Moisson, avocat à la Cour d'appel, avec Mlle Henriette Pecci.

Les témoins étaient, pour le marié : M. Ad. Moisson, son oncle, et M. Pougy, adjoint au maire du septième arrondissement; pour la mariée : M. Batton, son beau-frère, et M. G. Guillaumin, avocat.

M. Pierre Arapoff, officier aux chevaliers-gardes, fils du général Arapoff et neveu de la baronne de Friederichs née Arapoff, est fiancé à Mlle la baronne de Mayfeld.

— On vient de célébrer en l'église Notre-Dame, à Vitry-le-François, le mariage du docteur Henry David, médecin-major au 9<sup>e</sup> dragons, fils de l'ancien sous-préfet, avec Mlle Jeanne de Saint-Genis, fille de M. Georges de Saint-Genis, arrière-petit-fils du maréchal Oudinot duc de Reggio, et du général comte de Lorencez. Les témoins étaient, pour le marié : le marquis René de Costard de Saint-Léger, lieutenant au 1<sup>er</sup> chasseurs, son beau-frère, et M. Marcel de Costard, commandant le 9<sup>e</sup> dragons, son oncle; pour la mariée : le commandant Paul de Saint-Genis, capitaine de frégate en retraite, son oncle paternel, et le colonel Paul Davy de Chavigny, commandant le 12<sup>e</sup> cuirassiers, son cousin.

On remarque dans l'assistance : Mme Ragon de Lorencez, petite-fille du duc de Reggio, le duc de Lamoignon, le comte de Lorencez, était le chef d'état-major et le gendre.

— De Londres :

Lady Peggy Primrose, la fille cadette de lord Rosebery, est fiancée à lord Crewe. Lady Margaret Primrose (Peggy) est un diminutif de Margaret et c'est sous ce nom plus familier qu'on la désigne d'ordinaire. Elle est née le 1<sup>er</sup> janvier 1881; ses prénoms sont Margaret, Etienne (à cause du jour de sa naissance), Hannah qui était le nom de sa mère. A l'âge de celle-ci, elle et sa sœur aînée ont été élevées par la sœur de lord Rosebery, lady Leonora de Colville, prit le plus grand soin de l'éducation de ses enfants, et les traits, à mesure qu'elles grandissaient, rappelaient de plus en plus ceux de lady Rosebery.

Le fiancé de lady Margaret Primrose, le comte de Crewe, a 24 ans. Il est le fils de lord Houghton, plus connu sous le nom de Richard Monckton-Miles, le poète, et a été vice-roi d'Irlande en 1892. Lord Crewe est veuf depuis 1887; sa première femme était miss Sybil Graham, petite-fille du duc de Somerset. Il a plusieurs enfants, et sa fille aînée a juste l'âge de la future lady Crewe, dix-huit ans.

— M. Mendelssohn, le grand banquier berlinois, épousera prochainement Mlle Gordigiani, parente du portraitiste italien.

La fiancée, sicilienne remarquable, a été acclamée dans les concerts, musique de chambre, notamment en Allemagne et en Russie.

Le fiancé, neveu du célèbre compositeur Mendelssohn, est un violoncelliste de primo cartello. Il est l'ami intime de Joachim, le plus grand violoniste de notre époque.

— Le comte Ferdinand d'Oultremont, substitut du procureur du roi des Belges près le Tribunal de première instance, à Bruxelles, fils du comte Théodore d'Oultremont, général de cavalerie en retraite, aide de camp de Mgr le comte de Flandre, épousera prochainement Mlle Jeanne de Theux de Montjardin, fille de M. de Theux de Montjardin née baronne de Thysebaert.

SUR LA COTE D'AZUR

— Très élégant, le dîner hebdomadaire du Ladies Club de Cannes. Au nombre des convives :

Duc de Cambridge, amiral Auguste Fitz-Gerald, vicomtesse Galway, prince et princesse Orloff, M. de Clercq, baron et baronne Stozski, Mme Tennent, colonel et miss Kennard, lord et lady de La War, comte et comtesse de Sutherland, vicomte et vicomtesse Léon de Janzé, capitaine et miss Green, M. et Mme Van Loon, marquis et marquise de Rochefort, duc et duchesse de Biaccia, comte et comtesse de Bouille, comte et comtesse Chandon de Briailles, comte et comtesse d'Hunolstein, comte de Molke-Hvitfeldt, comtesse de Cossé-Brissac, colonel et Mme Woodward, M. Johnston, M. et Mme Whitehouse, M. Fields Hutton, M. et Mme Ferrier-Kerr, miss Harvey, vicomte de Nantois, baronne et baron de Vico, M. René de Charette, comte et comtesse de Juigné, lady Ligon, Honorable Alfred et Mme Guhl, lady de La War, comte et comtesse de Muntz, M. et Mme Gosselt, M. Rastin, M. Payne, etc.

— Mme Mackay a donné un dîner à l'Hermitage, à Monte-Carlo, à l'occasion de l'arrivée de sa fille, la princesse de Galatro-Colonna. Les convives étaient :

Duc et duchesse de Terranova, marquis et marquise de Choiseul, baron et baronne Oppenheim, vicomte de Pontbriand, Mme Beach Grant, M. et Mme Lav, M. et Mme Beaumont, comte de Wilton, M. et Mme Tuck, M. Douglas Grant.

DEUIL

— C'est demain qu'on célébrera, à onze heures trois quarts, à Saint-Ferdinand des Termes, les obsèques de M. Loir, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lyon, ancien président de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon; membre associé national de l'Académie de médecine, officier de la Légion d'honneur.

Le deuil sera conduit par M. Maurice Loir, ancien lieutenant de vaisseau, notre ami et collaborateur, dont les articles sur la marine, signés Marc Landry, sont si justement appréciés.

On sait que le défunt avait épousé la sœur de grand savant, Pasteur.

L'inhumation aura lieu à trois heures, au cimetière Notre-Dame, à Versailles.

On est prié de n'apporter ni fleurs ni couronnes.

— Nous apprenons la mort : — De Mme Barrière de Rochelle née de Montméja, femme du lieutenant de vaisseau, décédée à Orléans à l'âge de 22 ans; — Du conseiller privé Hippolyte Tarnowski, médecin directeur de la Maternité de Saint-Petersbourg, décédé à l'âge de 65 ans; — Du major général russe de Trampet, directeur de l'hôpital militaire de Varsovie, décédé à l'âge de 58 ans; — De la comtesse Emily de Sefton, décédée à Londres; — De Mme de Fresne née Duchaud de Sancey, décédée à Fontainebleau. Ses obsèques seront célébrées en cette ville, ce matin, à dix heures.

Le service aura lieu à Paris, demain, au cimetière de la semaine; — Du professeur Sophus Lie, le célèbre mathématicien norvégien; — Du comte de Rechberg, qui fut ministre des affaires étrangères à Vienne de 1859 à 1864, décédé en cette ville à l'âge de 92 ans; — De Mme veuve Fichelle née Lefrançois, décédée à Paris, avenue de La Motte-Piquet, à l'âge de 70 ans. La défunte était la mère de M. Jules Fichelle, vice-président du Comité de la Chambre des propriétaires de Paris.

Ferrari.

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

LE FIGARO — LUNDI 27 FÉVRIER 1899

## AU PÈRE-LACHAISE

Le Préfet de police s'attendait à ce qu'une nombreuse foule visitât, hier dimanche, la tombe de M. Félix Faure. Aussi avait-il fait organiser, sous la direction de M. Duponnois, officier de paix, un important service d'agents. La précaution n'a pas été inutile.

On évalue à 160,000 le nombre des personnes qui, de neuf heures du matin à six heures, sont entrées dans la nécropole. Dès la première heure, il a fallu régler sérieusement la circulation et, pour cela, interdire de sortir par la porte d'honneur, ainsi que par celle de l'avenue de la République, et d'entrer par les autres.

Vu l'exiguïté du monument de la famille Faure, perdu en de petites allées, on ne pouvait songer à y déposer les couronnes. On les a étagées sur les pelouses de la grande allée centrale qui, à partir du monument d'Alfred de Musset, montent jusqu'à l'escalier de la chapelle.

Là se trouvent — les unes accrochées à des poteaux, les autres échelonnées sur la convexité des quatre pelouses — les innombrables couronnes qu'on a vues aux obsèques, soit sur les onze chars, soit sur les épaules des porteurs.

La plupart des visiteurs n'ont pu que faire le tour de ces pelouses; il n'a été permis, en effet, qu'à 38,000 personnes de défiler dans la petite allée où se trouve le monument de l'ancien Président.

Pour tous, ce monument si simple a été une désillusion. Il avait, la veille au matin, singulièrement étonné les délégués de la Cour russe, qui avaient la mission d'y déposer, de la part du Tsar, une nouvelle couronne.

A côté de celle-ci, la place n'a permis de laisser qu'une gerbe de lilas apportée par M. Moreau, président du Tribunal de commerce de Paris, et un bouquet portant cette mention : « A notre bon Président Félix Faure. — Veuve B. Buherne. »

Informée du nombre de personnes qui, depuis les obsèques, n'ont cessé d'affluer autour de la tombe, Mme Félix Faure n'a pas encore osé s'y rendre. Elle doit y venir ce matin avant l'ouverture des portes.

Dès la réouverture du Conseil municipal, l'Etat demandera à l'Assemblée législative de vouloir bien permettre à la famille d'emprunter une partie du chemin qui longe le monument, pour donner à celui-ci des dimensions plus dignes de celui qui fut le chef de l'Etat. Le Conseil, évidemment, votera dans ce sens à l'unanimité.

Charles Chincholle.

## AUTOUR DE LA COLONNE VENDÔME

Que les révolutionnaires ne se plaignent plus quand des gardiens de la paix les empêcheront d'organiser un meeting!

Durant toute la journée d'hier, des mesures vraiment extraordinaires ont été prises... contre des fleurs que des bonapartistes avaient projeté de déposer autour de la statue de Napoléon I<sup>er</sup>.

Par voie d'affiches collées sur les murs de Paris, le Comité central impérialiste avait invité, non sans solennité, ses amis à témoigner publiquement de leur amour pour l'armée en jetant des bouquets de violettes au pied de la colonne Vendôme.

La police paraît être présentement résolue à se servir des mêmes armes contre tous les partis autres que celui qui gouverne.

Informée par ces affiches, elle s'est montrée énergiquement décidée à s'opposer à toute manifestation. Aussi, dès le matin, M. Murat, officier de paix, veillait-il, entouré de soixante agents, sur le terre-plein entourant la colonne.

A dix heures du soir, le même nombre d'agents gardait le bronze si bien célébré par Victor Hugo.

Et nous ne parlons pas des agents de la Sûreté!

Tous se sont bien ennuyés. Il est venu beaucoup de monde, mais par petits groupes.

Dès qu'on essayait de mettre le pied sur le terre-plein, les agents accouraient :

— Passez en dehors, s'il vous plaît!  
— Mais nous avons bien le droit de déposer des fleurs au pied de la colonne?  
— Non, puisque nous avons l'ordre de vous en empêcher.

On évalue à un millier les manifestants qui, du matin au soir, ont été ainsi écartés.

Cinq seulement, dont une femme, ont refusé d'obéir aux ordres des agents et essayé de forcer la consigne. On les a menés au poste du marché Saint-Honoré, où l'on s'est d'ailleurs contenté de prendre leurs noms et adresses.

Et, à onze heures du soir, les agents battaient encore la semelle place Vendôme pendant que M. Murat attendait au poste voisin les perturbateurs qu'on redoutait et que, fort tranquillement, autour de la colonne, un bouquet de violettes à la boutonnière, se promenaient des gens qui guettaient la minute où ils pourraient jeter celui-ci aux pieds de leur empereur. Et dire qu'on n'avait point le droit de les arrêter parce qu'il est bien permis tout de même, malgré les sévères polices, d'avoir le parement fleuri...

Henri Hamois.

## L'Œuvre d'Ormesson

Les réunions de charité, les assemblées générales des bonnes œuvres sont toujours éditantes par le zèle et le dévouement qui s'y manifestent, mais — entre nous — elles ne sont pas toujours d'un intérêt palpitant : les discours succèdent aux discours, plus pénibles les uns que les autres, et il y faut parfois plus de charité pour écouter que pour donner.

Jamais — je le dis sans flatterie — je n'ai assisté à une séance plus intéressante que celle qui a eu lieu samedi soir à la salle des Agriculteurs de France, rue d'Athènes.

C'était l'assemblée générale de l'Œuvre des enfants tuberculeux : hôpital d'Ormesson. Dixième anniversaire de la fondation de l'Œuvre.

M. Georges Berger, qui présidait la réunion, a pris la parole et, dans un discours que des applaudissements unanimes ont interrompu à diverses reprises,

## COMMENT ON AIME LA RÉPUBLIQUE

PAR CARAN D'ÂCHE



Un peu



Beaucoup



Passionnément



Pas du tout!

ses, il a fait l'éloge de la charité inspirée par la foi, la foi religieuse et la foi en la science qui chaque jour progresse et arrive à guérir des maladies jusqu'ici réputées incurables.

A citer ce joli apologue de la fin : « Un jour, la bienfaisance et la reconnaissance se rencontrèrent à la porte du Paradis. Saint Pierre crut qu'elles arrivaient de concert, et leur fit compliment des grandes choses qu'elles avaient dû faire ensemble sur la terre.

— Non, dirent-elles, c'est la première fois que nous nous rencontrons. »

Naturellement, M. Berger croit à la reconnaissance de ceux que la science a sauvés, alliée à la charité, et il attend la reconnaissance du pays tout entier pour l'Œuvre admirable des tuberculeux.

Je le répète, cette séance a été des plus académiques : je n'en voudrais pour preuve que le compte rendu financier du trésorier, le comte J. d'Ayguévives. Voilà, certes, qui passe l'imagination : un compte rendu financier n'est-il pas la chose la plus ennuyeuse du monde? Le comte d'Ayguévives en a fait, par un miracle d'esprit et de goût, une chose des plus attrayantes. Je négligerai pourtant les fleurs jetées sur les chiffres.

L'origine, le but, les moyens, les phases de l'œuvre, c'est le docteur Léon Petit qui va nous les raconter dans une conférence pleine d'humour, d'éloquence même, que tout le public a applaudie avec enthousiasme.

Comment parler, en deux mots, du concert qui a terminé cette séance? Cependant, le public a pris, et avec raison, grand plaisir. La Société chorale de M. Ciampi, composée de jeunes filles et de femmes

du monde, a parfaitement chanté divers morceaux et a été fort applaudie.

Jean Villemor.

## UNE NOUVELLE AFFAIRE

Jusqu'à ce jour, il était impossible de se procurer du vin naturel en bouteilles et seul, celui qui l'achetait en fûts, avait chance de l'avoir pur. Cette lacune est comblée, car nous apprenons qu'un groupe de viticulteurs vient de fonder, 14, avenue de l'Opéra, la Société Lextra où leurs vins seront vendus en bouteilles, et (ce qui est une véritable innovation), avec les mêmes avantages qu'en fûts : l'escompte de 3/0 au comptant, le crédit par 60 bouteilles.

Le vin rouge Lextra coûte 70 centimes, le vin blanc 80 centimes la bouteille d'un litre, verre compris et repris pour 5 centimes.

Livraisons par 6, 15, 30, 45 et 50 bouteilles. — Échantillons gratuits.

## Nouvelles Diverses

UN VOL DE 200,000 FRANCS

Le Sous-Comptoir des Entrepreneurs, dont les bureaux sont situés 19, rue des Capucines, vient d'être victime d'un vol effectué dans des circonstances tout à fait bizarres.

Samedi matin, le caissier du Sous-Comptoir ayant à effectuer un gros paiement, envoya le garçon de recettes Girard toucher, au Crédit foncier, un chèque de 335,000 francs.

Le garçon revint avec 125,000 francs, annonçant que les 200,000 francs de surplus allaient être envoyés par le Crédit foncier, à midi.

Ne recevant rien à l'heure fixée, le caissier envoya M. Girard réclamer. On lui répondit que M. Ruyffelaère, chef du contentieux du Comptoir des Entrepreneurs, était venu demander l'argent et qu'on le lui avait remis.

On monta au bureau de M. Ruyffelaère. On ne le trouva pas.

Le caissier fit alors prévenir M. Sébastien de Neuville, directeur du Sous-Comptoir, qui se trouvait au Crédit foncier et agricole d'Algérie, rue Mogador. Comme le directeur arrivait, on lui remit une lettre que la poste venait d'apporter avec la mention : *personnelle et pressée*.

Dans cette lettre, M. Ruyffelaère lui racontait qu'il avait pris les 200,000 francs et qu'il était enchanté d'avoir joué ce bon tour à une administration qu'il avait en profonde haine. Il ajoutait qu'il se moquait de la police et de toutes ses recherches, ayant bien pris ses mesures pour qu'on ne puisse pas le retrouver.

Cette lettre, parsemée d'injures, tend à faire supposer que le chef du contentieux a été pris d'un accès de folie. Certains renseignements recueillis depuis confirment cette hypothèse.

La situation de M. Léon Ruyffelaère était très bonne. Marié, père de cinq enfants, il habitait au Parc Saint-Maur, avenue du Bel-Air. Il vivait là en bon père de famille, tranquille, et nul ne l'eût supposé capable d'un coup pareil.

Une perquisition a été opérée à son domicile. Elle n'a rien fait découvrir.

On s'est beaucoup ému d'une mesure prise par M. de Selves, préfet de la Seine, et réduisant à quatre propriétaires de café du boulevard Montmartre l'autorisation d'établir des « terrasses », avec tables et chaises devant leur établissement.

La mesure avait été prise, à cause des événements de ces derniers jours, les terrasses en question — celles de la brasserie Maxé-

ville, des cafés Jouffroy, des Princes et Mazarin — ayant servi de point de ralliement aux manifestants.

Le calme régnant depuis deux jours sur le boulevard, l'interdiction a été levée, et hier, dimanche, les consommateurs ont pu, malgré le froid, prendre leur mazagran ou leur bock en plein air, comme par le passé.

La suppression n'a duré qu'un soir. Mais ça ne fait rien, elle est déjà inscrite parmi les « numéros » des prochaines revues de fin d'année. *Voyez terrasse!*

## DÉTAILLEMENT

La locomotive du train circulaire 856, de Paris-Saint-Lazare à la gare du Nord, a déraillé hier matin à 9 h. 13, en arrivant à l'entrée de la gare au pont Saint-Ange.

Après avoir parcouru une quarantaine de mètres, la locomotive s'est couchée sur le côté.

Les voyageurs ont subi une secousse, mais aucun n'a été blessé.

Une enquête est ouverte. Ce n'est pas le premier accident de ce genre qui arrive au même endroit. On se demande s'il n'existe pas une défectuosité dans le matériel sur ce point.

## LE MEILLEUR CHOCOLAT

En partant en voyage, en route, à bicyclette, on aime à se munir pour soi-même ou pour ses enfants, d'une friandise saine, nutritive et agréable. Dans ce cas, le choix du Chocolat Van Houten est tout indiqué. Sa composition irréprochable, ses éléments nutritifs et facilement digestibles le font préférer à toutes les sucreries ou chocolats qui sont vendus à bon marché, mais dont la composition est souvent douteuse.

Le goût fin et exquis lui assure en outre la suprématie auprès de tous les gourmets.

Une importante manifestation patriotique a eu lieu, hier dimanche, à Montreuil-sous-Bois. La municipalité et la population mon-

treilloises se sont rendues en pèlerinage au monument élevé dans le cimetière de la ville aux enfants du pays morts pour la patrie.

Comme tous les ans, le cortège s'est formé à la porte de la rue d'Avron. Le service d'honneur était confié à la compagnie de sapeurs-pompiers.

Dans le cortège, le maire de Montreuil et ses adjoints, les municipalités des communes environnantes, M. Hémar, conseiller général; Lefèvre, sénateur; des sociétés musicales, des sociétés de gymnastique, des compagnies de sapeurs-pompiers, etc.

La musique de l'école d'artillerie de Vincennes, autorisée par le gouverneur militaire de Paris, prêtait son concours à la manifestation. A signaler également dans le cortège la présence d'une nombreuse délégation de conscrits du canton qui avaient apporté une superbe couronne.

## LES CAFÉS CARVALHO

Nous sommes au siècle des falsifications. Il faut donc signaler les produits sains et purs, surtout quand ils font partie de l'alimentation universelle. Les cafés Carvalho, livrés en boîtes cachetées, se distinguent par leur arôme exquis et leur pureté absolue. En vente dans les bonnes épiceries, 85, rue Turbigo; 47, rue de Lyon, etc. Bien exiger le nom et la signature sur chaque boîte.

## LA FÊTE DE MAZAS

Tout est contraste. C'est aujourd'hui que s'ouvre, pour durer jusqu'au 12 mars, la fête foraine organisée par la municipalité du douzième arrondissement, sur l'emplacement de la prison de Mazas au bénéfice de la caisse des Ecoles et de l'Œuvre des loyers.

Cette fête rappellera en tous points les réjouissances du même genre données aux Invalides et au cours de Vincennes. Son seul caractère original est d'être installée sur un vaste terrain où s'élevait, il y a quelques

moins encore, la prison célèbre dont le nom seul faisait trembler les malfaiteurs.

Jean de Paris.

Mémoire. — MM. Kraener frères nous prient d'annoncer qu'ils viennent de transférer leur galerie de tableaux de leur magasin d'objets d'art anciens du boulevard Haussmann, 61, au 13 de la rue Taubout.

\* Il y a des poudres de riz à tous les prix, mais les personnes soucieuses de leur santé ont adopté la *Poudre Simon*, dont le suave parfum obtient partout le plus vif succès.

J. de P.

## AVIS DIVERS

DENTS et DENTIERES sans crochets, ressorts et plaque. *Adler*, seul inventeur, 16, av. Opéra.

LE SEUL exterminateur des points noirs du nez, c'est l'*Anti-Bolbos de la Parf' Exotique*, 35, rue du 4-Septembre. Eviter contrefaçons.

PETIT PAIN RICHELIEU 92. — Tél. 126.20.

LES ANALYSES MÉDICALES (urines, crachats, sang, etc.) exigent un outillage perfectionné et une grande science. Elles sont exécutées d'une façon irréprochable dans LE LABORATOIRE MODÈLE DE LA PHARMACIE NORMALE rue Drouot, 19

par l'un des directeurs, ancien chef de laboratoire de la Faculté de médecine de Paris.

C'EST UNE ERREUR très commune de considérer comme semblables toutes les pétones. Il convient de le répéter : la pétonne associée à un vin généreux, comme dans le *VIN DE PÉTONNE DE CHAPOTEAUT*, réalise le type du plus puissant tonique connu, pour rendre la santé aux personnes faibles, dont la nutrition est en souffrance.

PRENEZ l'écail de votre teint avec le *Dupet* de l'écail, poudre de la *Parfumerie Ninon*, 31, rue du 4-Septembre. Evitez contrefaçons.

## Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES DE LA HAUTE-GARONNE : Deux femmes assassins. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

Deux femmes, l'une déjà morte, l'autre tout jeune, comparaissent samedi devant le jury de la Haute-Garonne, accusées d'un crime accompli avec autant d'audace que de cruauté.

Au mois de septembre dernier, les halles de Toulouse étaient mises en émoi par la disparition d'une marchande de poisson, Mme Lichardot, qui y était très connue, parce qu'elle passait pour être riche. On savait qu'elle avait l'habitude de porter constamment sur elle toute sa petite fortune. Aussi tous ceux qui la connaissaient eurent-ils l'idée qu'elle avait dû être assassinée.

Son cadavre fut, en effet, découvert quelques jours après dans une ancienne fosse d'aisances. Autour du cou se trouvait encore la corde avec laquelle la malheureuse avait été étranglée. Le crime avait eu un témoin : une jeune fille qui, pendant la nuit, avait entendu des cris et aperçu trois femmes qui semblaient se battre. L'une d'elles, Marguerite Bardy, tenait Mme Lichardot par derrière, l'autre, Marie Gaillard, la frappait violemment. La première avoue que c'est elle qui l'a étranglée, tandis que sa complice l'empêchait de se défendre en maintenant ses bras : « J'ai tiré sur le coude coulant, dit Marguerite Bardy, et en dix minutes c'était fait. » Marie Gaillard prétend, au contraire, n'avoir participé au crime qu'en amenant Mme Lichardot dans la maison où l'attendait Marguerite Bardy. Mais celle-ci ne serait pas venue à bout de sa victime, qui était forte et énergique, si une autre personne ne l'avait réduite à l'impuissance en paralysant ses mouvements.

Après la mort de la malheureuse marchande, ces deux mégères se mirent à la recherche du trésor qu'elles savaient caché dans ses vêtements. D'après leur aveu, elles n'auraient trouvé qu'un sac en toile contenant 3.000 francs et une valeur de 2.000 francs. Mais tout porte à croire que Mme Lichardot avait sur elle une somme beaucoup plus considérable.

Détail horrible : l'une des deux étran-gleuses, Marie Gaillard, est restée enfermée avec le cadavre de sa victime pendant cinq ou six heures, en attendant que la nuit lui permit, avec l'aide de Marguerite Bardy, de le transporter sous un hangar voisin et de le précipiter ensuite dans la fosse où il a été découvert.

Marguerite Bardy renouveau ses aveux accusateurs pour sa complice qui, d'après elle, aurait participé à toutes les phases du crime.

Celle-ci, au contraire, jure sur la tête de ses enfants que son rôle s'est borné à

conduire Mme Lichardot dans la maison où elle devait trouver la mort. Mais il y a un témoin qui affirme que la femme portant un corsage rose c'était Marie Gaillard. Frappa-t-elle aussi la victime ? Une vive discussion s'engage à ce sujet entre le ministère public et la défense qui soutient que le témoin ne pouvait voir ce qu'il raconte.

Après avoir consulté ses collègues pendant une suspension d'audience, le chef du jury demande un transport sur les lieux.

M. l'avocat général Legall ne s'y oppose pas, mais il fait remarquer les difficultés que présenterait cette mesure d'instruction, et prie les jurés d'attendre la fin des débats pour décider si elle est nécessaire. Il prononce ensuite son réquisitoire et s'attache à démontrer que Marguerite Bardy a eu l'idée du crime, Marie Gaillard s'est empressée de l'accueillir. Entre elles, il n'y a aucune distinction à établir.

Quel châtiment devez-vous appliquer ? dit-il en terminant. La peine de mort est inscrite dans la loi, vous devez l'estimer.

M. Laumond-Peyronnet invoque les aveux, les remords de sa cliente pour solliciter en sa faveur un peu d'indulgence. Le défenseur de Marie Gaillard, M. Armaling, dans une très habile plaidoirie, met en lumière toutes les circonstances, dit, d'après lui, prouvent que seule la femme Bardy a conçu et exécuté l'assassinat. « Si elle a eu des complices, dit-il, cherchez-les ailleurs, cherchez l'homme ! »

Le jury — mécontent peut-être qu'on n'ait point donné satisfaction au désir qu'il avait exprimé de se transporter sur le théâtre du crime — a rendu un verdict négatif en ce qui concerne Marie Gaillard pour les questions relatives à l'assassinat. Elle n'est donc condamnée que pour vol à dix ans de réclusion.

Marguerite Bardy a la tête sauve, le jury lui ayant accordé les circonstances atténuantes. La Cour la condamne aux travaux forcés à perpétuité.

Une foule immense entoure le Palais de justice. La décision qui vient d'être rendue y provoque de violentes protestations. Des cris : « A mort ! » se font entendre tandis que les condamnées, dont on attendait la sortie, sont reconduites à la prison par une porte dérobée.

\*\*\*

La 9<sup>e</sup> Chambre vient de condamner à quinze mois de prison un nommé Gaston Destéque, qui s'était créé une spécialité bien lucrative : vêtu d'un uniforme de sous-officier d'infanterie, ou de dragons, ou de hussards — car il en avait de rechange — cet audacieux flou se présentait chez les braves gens des quartiers populaires qui avaient « un feu » au régiment. Il leur apportait des nouvelles de l'absent, et ne cachait pas que quelques subsides en nature ou en argent seraient les bienvenus. Il raillait ainsi bon nombre de pièces de cent sous, sans compter le linge, les victuailles, les gâteries de toute espèce. Il escroqua même à une maman une jolie mandoline qu'il avait aperçue accrochée au mur et que le jeune cocher réclamait, dit-il, pour tromper les angoisses de la caserne.

Beau garçon, joli phraseur, excellent à faire parler les gens, cet audacieux chevalier d'industrie se renseignait dans des conversations de café sur les voisins, ou les voisins qui avaient un enfant sous les drapoux, et il s'assimilait avec une prestesse d'esprit extraordinaire les renseignements qu'il avait ainsi recueillis. Plus de cinquante mères de famille, dont les enfants sont dispersés dans toutes les garnisons de France, ont cru, à l'entendre, tour à tour qu'il arrivait en droite ligne du régiment de leur fils !

Albert Bataille.

## Informations

A l'Institut. — M. Luc-Olivier Merson a donné lecture, samedi, de la notice qu'il a consacrée à la vie et à l'œuvre de M. Signol, son prédécesseur dans la section de peinture.

\* M. Béchoux, professeur à la Faculté des lettres de l'université de Lille, a été élu, au premier tour de scrutin, correspondant de l'Académie, en remplacement de M. Lescarret, de Bordeaux, décédé.

M. Alfred Rambaud a commencé la lecture d'une notice qu'il a consacrée à la vie et à l'œuvre du duc d'Aumale, son prédécesseur dans la section d'histoire générale et philosophique.

M. de Foville a déposé sur le bureau de l'Académie un ouvrage dont son auteur, M. Raymond Auzias-Turenne, fait hommage à la Compagnie et qui a pour titre : *Voyage au pays des mines d'Or; le Klondike*.

Conférence. — M. Charles Benoist, rédacteur politique de la *Revue des Deux-Mondes*, professeur d'histoire constitutionnelle à l'Ecole des sciences politiques, fera demain mardi, à Paris, devant l'Amphithéâtre de l'Athénée, et sous la présidence de M. de Marcère, sénateur, une conférence sur : *L'anarchie légale et l'organisation de la démocratie*.

Bibliographie. — M. Reitingier vient de publier chez Berger-Levrault la *Mission diplomatique à Vienne et à Londres en octobre 1870*, un livre qui arrive à propos après les « Mémoires » de Bismarck. On y lira le récit saisissant de cette mission qui s'efforça précisément d'obtenir l'intervention des neutres, qui inquiéta si fort Bismarck, et « provoqua en lui, ainsi qu'il le dit dans ses mémoires, le besoin de hâter la conclusion de la paix » afin de la stipuler sans l'intervention des autres puissances.

A la mairie de Passy. — Les habitants du seizième arrondissement ont fêté hier, à la mairie de Passy, M. Marmottan, leur maire. Un objet d'art, dû à une souscription ouverte parmi ses administrés, a été offert à M. Marmottan, en reconnaissance de ses services pour les services qu'il leur a rendus depuis vingt-sept ans.

Cette fête, coïncidant avec le décret rendu hier par le Président de la République, décret nommant M. Marmottan au grade de chevalier de la Légion d'honneur, a été fort touchante.

M. Marmottan a reçu de nombreux habitants les plus chaleureuses félicitations.

Bal. — Un grand bal, organisé par la municipalité du dixième arrondissement au profit de la caisse des écoles, du dispensaire et des crèches, aura lieu samedi prochain dans la salle des fêtes et des salons de la mairie, rue du Faubourg-Saint-Martin.

Le lendemain dimanche, en matinée, un bal d'enfants sera donné, sous le patronage des mères de famille, au profit de l'œuvre de la Colonie permanente du dixième arrondissement, en vue de réalisation à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).

## TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 26 Février

Les essais du « Fleuret »

CHERBOURG. — Les essais officiels du *Fleuret* viennent de se terminer d'une façon satisfaisante.

La puissance prévue de 4.000 chevaux a été facilement atteinte; la vitesse obtenue a été de dix-huit nœuds.

Le « Gustave-Zédé »

TOULON. — Le ministre de la marine vient d'informer le préfet maritime qu'une Commission parlementaire se rendrait incessamment à Toulon, pour y assister à des expériences du *Gustave-Zédé*. En conséquence, et jusqu'à nouvel ordre, ce bateau sous-marin renvoie son passage au bassin et reprend ses expérimentations d'immersion, qui seront, assure-t-on, particulièrement intéressantes au moment du séjour de la Commission parlementaire.

La reine Ranavalona

ALGER. — Un public nombreux s'était porté aujourd'hui sur les quais, pour assister à l'arrivée de l'ex-reine de Madagascar, Ranavalona, qu'on croyait à bord de l'*Europe*. La foule a été vivement déçue, en apprenant que Ranavalona ne s'y trouvait point, le transport qui l'amène de la Réunion à Marseille ayant éprouvé du retard. Selon toute probabilité, l'ex-reine débarquera à Alger mardi ou jeudi.

Le vapeur *Malvina*, abordé hier par le *Thornhill*, a pu être remorqué et remis à l'eau, le paquebot allemand qui faillit périr dans la tempête du 5 février.

Dans la matinée de ce jour, alors que le navire paraissait s'enfoncer, trois vapeurs arrivèrent en vue. Deux d'entre eux, le *Weehaiken* et le *Victoria*, envoyèrent des chaloupes, tandis que la *Bulgaria* tira deux coups de canon, pour signaler aux passagers et cinq hommes de l'équipage. Une troisième chaloupe de ce dernier bâtiment fut emportée, les cordages s'étant rompus.

Aux heures de l'après-midi, le même jour, la tempête arriva à son plus haut degré de violence, et pendant quarante-huit heures, l'équipage et les passagers travaillèrent sans relâche à jeter par-dessus bord tout le chargement. Il y avait alors six à sept pieds d'eau dans la cale.

Le 9 février, le temps devint plus calme. On jeta à la mer les cadavres de 107 chevaux.

Jusqu'au 14, la mer resta très houleuse et l'eau, dans les cales, atteignait dix pieds. Quatre pompes étaient hors d'état. Du 14 jusqu'au 14, il y eut une recrudescence de la tempête. Le dernier jour survint le vapeur *Antillon*, de Liverpool, qui prit à la remorque la *Bulgaria* jusqu'à ce que le câble se

rompît; mais l'*Antillon* resta jusqu'au 15 dans le voisinage de la *Bulgaria*.

Après un travail noué, on avait réussi, le 21, à réparer le gouvernail, et le 24 au matin, après avoir franchi en trois jours 670 milles, le navire jetait l'ancre à Punta-Delgada, aux îles Açores. L'équipage et les passagers comptaient de nombreux blessés, dont plusieurs ont les bras ou les jambes cassés.

Le directeur de la ligne Hambourg-América a reçu de l'empereur Guillaume le télégramme suivant :

Profondément reconnaissant à Dieu, qui a sauvé d'une manière si miraculeuse notre équipage, je vous adresse mes plus chaudes félicitations pour le sauvetage de la *Bulgaria*. Le capitaine Schmidt a, en dignité marin allemand, avec une ferme confiance en Dieu, soutenu victorieusement contre l'océan, pendant vingt-quatre jours, une lutte à mort, secondé par un équipage brave, fidèle au devoir et dévoué jusqu'au sacrifice. Comme témoignage de ma reconnaissance, je confère au capitaine Schmidt, à la croix de commandeur de l'ordre de Hohenzollern. Vous me communiquerez, par les ambassades respectives, les noms des hommes méritant une distinction.

De son côté, le ministre de la marine allemande a fait, au Reichstag, le plus grand éloge de l'équipage et des officiers de la *Bulgaria*.

Argus.

## LE COSTUME TAILLEUR

Nos élégants attendent à peine les premiers rayons d'un soleil printanier pour se mettre en quête des modes de demain. Nous avons tout le souci de l'actualité et de l'intérêt de nos lecteurs pour ne pas publier quelque chose de pratique à leur intention.

Au début de la saison, le succès est acquis sans conteste au costume tailleur. Il se fera et se fait déjà : la jupe très collante du haut, tombant droit devant et très étoffée derrière, dans le bas seulement. Avec la nouvelle jupe, impossible d'avoir des poches. Le boléro et surtout la jaquette très courts seront généralement copiés. Le tissu, c'est le velours, grain très fin, en toutes nuances, le gris réservé aux personnes pratiques, les teintes bleutées, aux plus élégantes.

Vous trouverez, mesdames, chez Crémieux seul, 97, rue de Richelieu, des cover-coat aussi fins et aussi légers que des lainages, et qui ne craignent ni l'eau, ni le défillement. Chez ce tailleur parisien, vous aurez, pour 140 fr., la jupe et la jaquette, le tout doublé en belle honroise. Les commandes affluent de toute part. Hâtez-vous donc pour être servies à temps, car il ne faut pas oublier que les nombreux essayages ne nuisent pas à l'idéal perfection du costume.

## LES CONCERTS

Concert Colonne

Hier, au Châtelet, le concert, que dirigeait M. Félix Mottl, avait commencé par une très belle, très poétique et très vibrante exécution de l'ouverture de *Freischütz*. Les mouvements, plus lents que ceux auxquels nous sommes accoutumés, étonnèrent le public. Je me permets de les approuver. Le motif du début, ainsi interprété, prend un ton de tristesse mystérieuse, de solennelle gravité qui contraste le mieux du monde avec l'allure des autres thèmes, et quant à la péroraison, si large, après les deux points d'orgue, si longs, elle est conforme à la tradition établie par Richard Wagner et par Weber lui-même. La symphonie en ut mineur de Beethoven ne devait pas autant me satisfaire. La lourdeur mortelle du premier morceau a soulevé, aux galeries supérieures, quelques protestations, qui, avant le finale, se sont changées en un furieux tumulte. Inutile de dire que je condamne énergiquement ces colères. Je dois cependant reconnaître que dans les œuvres classiques le tempérament de l'admirable capellmeister de Carlsruhe ne s'accorde pas absolument avec ce que je crois être la vérité et il me fait avouer aussi que l'orchestre, cette fois, a manqué d'aplomb, de mesure et de justesse. En revanche, il a brillamment joué l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz.

La « Symphonie funèbre pour le convoi de Weber », composée par Wagner, d'après des motifs d'*Euryanthe*, a plu médiocrement. Elle est de sonorité fort curieuse. Les bois et les cuivres seuls chantent et accompagnent les thèmes qui, ainsi présentés, ont une expression de poignante mélancolie. Les tambours voilés, intervenant de temps en temps, ébauchent cette musique inséparable, à mon sens, du décor, de la mise en scène rêvée par l'auteur. Elle a été suivie de la « Prière d'Elisabeth » de *Tannhäuser*, où les instruments à corde se taisaient également. L'impression de monotonie qui résultait de ce fâcheux arrangement de programme a un peu gêné Mme Mottl, qui, auparavant, avait dit l'air d'Agathe de *Freischütz* et qui a triomphé en deux lieder de Wagner.

Il y a de mauvaises nouvelles de la santé du ténor Sellier.

Après une magnifique série de représentations, la *Tosca*, la belle pièce de M. Victorien Sardou, va prochainement quitter l'affiche pour laisser place à une nouvelle œuvre du maître.

Pour son second spectacle de soirée, le théâtre Sarah-Bernhardt, qui s'est du premier coup affirmé de si artistique façon, donnera *Laïla*, le drame si émouvant d'Octave Feuillet.

Le succès de *Phédre* a été tel vendredi que Mme Sarah Bernhardt a été obligée d'encore jouer la pièce deux fois, en matinée, le chef-d'œuvre de Racine. La conférence sera faite par M. Francisque Sarcey.

Les Variétés font dernière, à partir d'aujourd'hui, pour les dernières répétitions du *Vieux marocain*, dont la répétition générale aura lieu sans remise jeudi soir, et la première représentation vendredi 3 mars.

Les Folies-Dramatiques feront relâche à partir de ce soir pour les répétitions générales de *L'aberge du Tohu-Bohu*, dont la reprise aura lieu jeudi, avec Mme Jeanne Pierry, MM. Guyon et Simon Max dans les principaux rôles.

C'est le samedi 4 mars qu'aura lieu l'ouverture du théâtre de la Renaissance, avec *l'Enfant prodigue*, comme nous l'avons déjà dit.

Comme on l'a vu plus haut, c'est ce matin que paraîtront à l'Officiel les nominations si attendues d'officiers d'académie et d'officiers de l'instruction publique.

Nous avons détaché de ces nominations, en les classant par catégories, toutes celles qui peuvent, à un degré quelconque, se rattacher

à un berceau et joli, que l'on a bîssé, l'autre superbe et douloureux. Là, sans conteste, l'artiste a été hors de pair.

Alfred Bruneau.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Ce soir : A la Comédie-Française, à 8 heures, première représentation d'*Othello*, le *Moré de Venise* (Shakespeare's *Othello the Moor of Venice*), drame en vers, en 5 actes et 7 tableaux.

Distribution : Othello, MM. Mounet-Sully, Cassio, Baillot, Iago, Paul Mounet, Brabantio, Pierre Laugier, Le doge, Villain, Un sénateur, Clerh, Un héritier, Falconier, Montano, Hamel, Premier officier, Delhelly, Deuxième officier, Charles Esquier, Rodrigo, Jacques Fenoux, Lodovico, Louis Delaunay, Un bouffon, Barral, Gratiano, Gaudy, Troisième officier, Laly, Bianca, Mmes Laila-Laguet, Emilia, Wanda de Bonzo, Desdemona, Lara.

— Au théâtre du Vaudeville, huitième spectacle d'abonnement, 2<sup>e</sup> série des lundis (cartes bleues), le *Lys Rouge*.

— Au Gymnase, 7<sup>e</sup> spectacle d'abonnement, 1<sup>er</sup> série des lundis (cartes vertes), *Trois femmes pour un mari*.

A la Comédie-Parissienne, aujourd'hui, à deux heures, répétition générale de la *Petite Famille*, les *Miettes*, l'*Anglais tel qu'on le parle*.

M. Delmas va prendre un congé d'un mois à partir du 14 mars : il va en Russie où on l'a engagé spécialement pour créer le rôle du protagoniste dans un drame lyrique russe, *Judith et Holopherne*, du compositeur Serov. Il va sans dire que M. Delmas chantera en français.

A son retour, l'éminent artiste créera, au Cercle de la rue Boissy-d'Anglais, le rôle de Ménéphos, dans l'opéra de ce nom, du maestro Boito. Les autres rôles de *Ménéphos* seront tenus par deux artistes de l'Opéra : Mlle Acker (Marguerite), et M. Salza (Faust). Les chœurs seront choisis parmi les élèves du Conservatoire, et l'orchestre sera vraisemblablement dirigé par M. Georges Marty, le chef de chant de l'Opéra.

A l'Opéra-Comique, les spectacles de lundi, de mercredi et de jeudi sont modifiés. On jouera ce soir lundi, *Carmen*; après-demain mercredi, *Manon*, et jeudi, reprise de *Phryné* et première représentation de *l'Angelus*.

\*\*\*

A l'Opéra-Comique, *Beaucoup de bruit pour rien*, l'œuvre nouvelle de MM. Edouard Blau et Paul Puget, dont les études d'ensemble de scène se poursuivent régulièrement, se trouve, par suite de la maladie de Mlle Lovel, désormais ainsi distribuée :

Don Pedro d'Aragon	MM. Fugère
Leonato	Veuille
Claudio	Léon Boyle
Bénédict	Clement
Don Juan	Isardor
Borachio	Carbonne
Un moine	Gresse
Un officier	Dangès
Héro	Miles Mastio
Beatrix	Telma
Margarita	Mme Delhelly

Il y a de mauvaises nouvelles de la santé du ténor Sellier.

Après une magnifique série de représentations, la *Tosca*, la belle pièce de M. Victorien Sardou, va prochainement quitter l'affiche pour laisser place à une nouvelle œuvre du maître.

Pour son second spectacle de soirée, le théâtre Sarah-Bernhardt, qui s'est du premier coup affirmé de si artistique façon, donnera *Laïla*, le drame si émouvant d'Octave Feuillet.

Le succès de *Phédre* a été tel vendredi que Mme Sarah Bernhardt a été obligée d'encore jouer la pièce deux fois, en matinée, le chef-d'œuvre de Racine. La conférence sera faite par M. Francisque Sarcey.

Les Variétés font dernière, à partir d'aujourd'hui, pour les dernières répétitions du *Vieux marocain*, dont la répétition générale aura lieu sans remise jeudi soir, et la première représentation vendredi 3 mars.

Les Folies-Dramatiques feront relâche à partir de ce soir pour les répétitions générales de *L'aberge du Tohu-Bohu*, dont la reprise aura lieu jeudi, avec Mme Jeanne Pierry, MM. Guyon et Simon Max dans les principaux rôles.

C'est le samedi 4 mars qu'aura lieu l'ouverture du théâtre de la Renaissance, avec *l'Enfant prodigue*, comme nous l'avons déjà dit.

Comme on l'a vu plus haut, c'est ce matin que paraîtront à l'Officiel les nominations si attendues d'officiers d'académie et d'officiers de l'instruction publique.

Nous avons détaché de ces nominations, en les classant par catégories, toutes celles qui peuvent, à un degré quelconque, se rattacher

à un berceau et joli, que l'on a bîssé, l'autre superbe et douloureux. Là, sans conteste, l'artiste a été hors de pair.

Alfred Bruneau.

Ce soir : A la Comédie-Française, à 8 heures, première représentation d'*Othello*, le *Moré de Venise* (Shakespeare's *Othello the Moor of Venice*), drame en vers, en 5 actes et 7 tableaux.

Distribution : Othello, MM. Mounet-Sully, Cassio, Baillot, Iago, Paul Mounet, Brabantio, Pierre Laugier, Le doge, Villain, Un sénateur, Clerh, Un héritier, Falconier, Montano, Hamel, Premier officier, Delhelly, Deuxième officier, Charles Esquier, Rodrigo, Jacques Fenoux, Lodovico, Louis Delaunay, Un bouffon, Barral, Gratiano, Gaudy, Troisième officier, Laly, Bianca, Mmes Laila-Laguet, Emilia, Wanda de Bonzo, Desdemona, Lara.

— Au théâtre du Vaudeville, huitième spectacle d'abonnement, 2<sup>e</sup> série des lundis (cartes bleues), le *Lys Rouge*.

— Au Gymnase, 7<sup>e</sup> spectacle d'abonnement, 1<sup>er</sup> série des lundis (cartes vertes), *Trois femmes pour un mari*.

A la Comédie-Parissienne, aujourd'hui, à deux heures, répétition générale de la *Petite Famille*, les *Miettes*, l'*Anglais tel qu'on le parle*.

M. Delmas va prendre un congé d'un mois à partir du 14 mars : il va en Russie où on l'a engagé spécialement pour créer le rôle du protagoniste dans un drame lyrique russe, *Judith et Holopherne*, du compositeur Serov. Il va sans dire que M. Delmas chantera en français.

A son retour, l'éminent artiste créera, au Cercle de la rue Boissy-d'Anglais, le rôle de Ménéphos, dans l'opéra de ce nom, du maestro Boito. Les autres rôles de *Ménéphos* seront tenus par deux artistes de l'Opéra : Mlle Acker (Marguerite), et M. Salza (Faust). Les chœurs seront choisis parmi les élèves du Conservatoire, et l'orchestre sera vraisemblablement dirigé par M. Georges Marty, le chef de chant de l'Opéra.

A l'Opéra-Comique, les spectacles de lundi, de mercredi et de jeudi sont modifiés. On jouera ce soir lundi, *Carmen*; après-demain mercredi, *Manon*, et jeudi, reprise de *Phryné* et première représentation de *l'Angelus*.

A l'Opéra-Comique, *Beaucoup de bruit pour rien*, l'œuvre nouvelle de MM. Edouard Blau et Paul Puget, dont les études d'ensemble de scène se poursuivent régulièrement, se trouve, par suite de la maladie de Mlle Lovel, désormais ainsi distribuée :

Don Pedro d'Aragon	MM. Fugère
Leonato	Veuille
Claudio	Léon Boyle
Bénédict	Clement
Don Juan	Isardor
Borachio	Carbonne
Un moine	Gresse
Un officier	Dangès
Héro	Miles Mastio
Beatrix	Telma
Margarita	Mme Delhelly

au monde théâtral et au professorat musical. Voici d'abord la liste des nouveaux officiers de l'instruction publique qui rentrent dans ces catégories :

Chéron (Auguste), maître de chapelle à la Madeleine.

Coudert, directeur des Bouffes-Parisiens.

Georges Daudet, inspecteur des théâtres.

Delquerrière, artiste lyrique, professeur de chant.

Diet, professeur de musique à Paris.

Dubulle, professeur de chant.

Alphonse Franck, directeur du théâtre des Capucines.

Gresse, sous-chef des chœurs à l'Opéra.

Georges Lanois (dit Marc Sonal), auteur dramatique.

par le Président de la République, une élégante voiture automobile, etc.

La location pour le dernier bal de la saison est très brillante. Les loges fleuries sont déjà retenues en partie par les grands clubs de Paris et les abonnés de l'Opéra.

Le concert donné à la salle Erard par Mlle Mania Skog a été un très gros succès pour la jeune artiste russe, qui a interprété magistralement des œuvres de Bach, Schumann, Mendelssohn, Liszt, etc.

Un public d'élite a chaleureusement applaudi la charmante pianiste et l'a comblé de fleurs.

M. Montoriol-Tarrès, le très distingué pianiste dont on se rappelle les brillants succès l'an dernier, donnera un grand concert, à la salle Erard, le mardi 7 mars.

Au programme, notons une œuvre inédite, la *Comédie de la Nature*, poème avec chœurs de M. G. Duval, musique de M. Georges Street, dont les soli seront chantés par Mlle Deville-Audouard et M. Henry Dangès, de l'Opéra-Comique.

Très brillante assistance, vendredi dernier, à la salle des Agriculteurs, où un public nombreux applaudissait et rappelait la jeune et sympathique harpiste, Mlle Edith Martin. L'éménable artiste a fait preuve d'une excellente technique, aussi bien dans les passages de force que dans ceux de douceur, en interprétant des œuvres de Godefridi, Mendelssohn et Hasselmanns. Mlle de Sales, la cantatrice préférée de Londres; M. Manguière et Hardy-Thé ont contribué pour une large part au succès de la soirée. Le piano d'accompagnement était tenu admirablement par Mlle Maud Evans.

La Cigale a donné vendredi la première représentation de *Ohé Venus!* une suite de tableaux féériques du plus merveilleux effet. A citer notamment le tableau du « Chat noir » avec son pittoresque défilé de petits gendarmes, « le bois de ballons » et le décor d'apothéose, « le moulin des Amours ».

*Ohé Venus!* est un nouveau succès pour M. Fiers.

L'interprétation est irréprochable avec Mlle Marguerite Lambach, une Vénus adorable; Mmes Jeanne Bloch, De Verly, Holda, Allems, Gonzalez, Paulus et MM. Gabin, Pervail, Max-Morel, Girault, Strit, Morlay, etc.

De Monte-Carlo : Au 14<sup>e</sup> Concert moderne, Mme Litvina a chanté de sa voix superbe et avec une expression magnifique, la *Mort d'Yseult*.

M. Sarasate, dans le Concerto de Mendelssohn et dans des Airs bohémiques de sa composition, a été l'objet d'une ovation interminable. Toute la salle, debout, l'a longuement acclamé, et lui a redemandé une romance pour violon seul, qui lui a valu de nouveaux applaudissements.

A. Mercklein.

## PETITES NOUVELLES

Annonce, aux Funambules, les deux dernières de *Pierrot et Turlurette*. Séverin part à l'étranger où l'attendent de brillantes engagements, et ne reparaitra qu'en octobre prochain.

Très électorale, la direction de l'Eldorado mène avec elle, au moment, le même zèle toutes les œuvres à quelque genre qu'elles appartiennent — qui lui semblent devoir intéresser son public de fidèles abonnés. C'est ainsi qu'en même temps que *Grandes et Petites*, elle a organisé une soirée à la fois comique et attendue, on y donne samedi *Elle!* un drame naturaliste en dix actes, mais des plus poignants, et interprété avec beaucoup de verve par Mlle Lora Noy, MM. Prevot et Deschamps.

*Elle!* n'aura que cinq représentations.

## LES LIVRES NOUVEAUX

Le combat de Genappe  
LA VIEILLE DE WATERLOO

Ces pages sont prises au livre de notre collaborateur M. Henry Houssaye, de l'Académie française : *Waterloo*, 2<sup>e</sup> partie de 1815, qui paraît aujourd'hui.

Lord Uxbridge, au premier avis, était accouru sur la route de Namur. Il y retrouvait Wellington. Les Français étaient encore très loin; on n'apercevait que des miroitements d'acier. « Ce sont des baïonnettes », dit Wellington. Mais, ayant pris la lognette du général Vivian, il reconnut des cuirassiers. Après avoir échangé quelques paroles avec lord Uxbridge, il décida de faire retraite. Il chargea Uxbridge du commandement de l'arrière-garde et s'éloigna. Pendant que les brigades de dragons anglais filaient à sa suite par la route de Bruxelles, les hussards de Vivian et de Grant se déployèrent perpendiculairement à la route de Namur, les batteries à cheval en position sur leur front.

Il était un peu plus de deux heures. De gros nuages noirs, poussés par un vent furieux, s'amorcelaient dans le ciel. L'orage venait du Nord-ouest. Les Quatre-Bras étaient déjà dans la pénombre, tandis que du côté de Marbais le temps demeurait clair. Lord Uxbridge se trouvait à cheval près de la batterie légère du capitaine Mercer dont les pièces enfilaient la route de Namur. Soudain, on aperçut sortant d'un pli de terrain un cavalier suivi d'une petite escorte. Son visage, son corps, son cheval, éclairés à revers, paraissaient tout noirs : une statue de bronze sur un fond lumineux où poudroyait le soleil. A la silhouette, lord Uxbridge reconnut Napoléon. « Feu! feu! cria-t-il, et pointez bien. » Les cañons grondèrent. L'Empereur fit avancer une batterie à cheval de la garde. Les Anglais, se jugeant trop menacés pour continuer ce duel d'artillerie, amenèrent les avant-trains. Les cavaliers de Jacquinet et de Subervie s'élancèrent. Hussards et canonniers ennemis s'enfuirent en désordre au milieu d'éclairs aveuglants, sous la pluie d'orage qui commençait à tomber. « Il semblait, dit un officier, que les premiers coups de canon eussent crevé les nuages. »

La poursuite se fit à l'allure d'une chasse au renard (*fox-chase*, dit le capitaine Mercer). L'arrière-garde anglaise fuyait dans le plus grand désordre; hussards et canonniers galopèrent pêle-mêle, courant comme des fous (*going like mad*), aveuglés par les éclairs et fouettés par la pluie, qui tombait si drue et si abondante qu'à cinq ou six pas on ne pouvait distinguer la couleur des uniformes. Lord Uxbridge faisait le métier de cornette. Il courait le long de la colonne, criant à ses hommes : « Plus vite, plus vite! pour l'amour de Dieu! Galopez, ou vous êtes tous pris. » Les lanciers d'Alphonse de Colbert talonnaient parfois de si près les hussards anglais que, au milieu du bruit des chevaux et du tonnerre, leurs éclats de rire et leurs insultes arrivaient jusqu'aux fuyards.

Les Anglais passèrent la Dyle sur le pont de Genappe, sur un autre pont en amont, et quelques-uns à gué. Au nord de Genappe s'élève en pente douce un rideau de collines. Pour ralentir un peu le train de la poursuite, lord Uxbridge

établissait à mi-côte, sur deux lignes, le gros de sa cavalerie et deux batteries. Quand le 1<sup>er</sup> lanciers déboucha du village, aux troupes de la brigade Vivian, il fut saisi par une volée de mitraille, puis chargé tour à tour par le 7<sup>e</sup> hussards anglais et par le 1<sup>er</sup> régiment des *Life-Guards*. Les lanciers rompirent sans peine les hussards, mais ils furent refoulés dans Genappe par les gardes, qui y pénétrèrent avec eux. Uxbridge lui-même conduisait cette charge. Un combat corps à corps, où les lanciers portaient tout l'avantage de leurs longues armes, s'engagea dans l'étroite et tortueuse rue qui formait alors presque tout le village. Au milieu de Genappe, le 2<sup>e</sup> lanciers, débouchant en peloton par quatre d'une rue transversale, fondit sur les gardes et les rejeta loin au-delà des premières maisons. Sur la route de Bruxelles, les Anglais subirent encore une charge des hussards de Marbais, qui avaient tourné le village par la droite. Mis en désordre, ils regagnèrent les hauteurs sous la protection de leur artillerie.

A ce moment, l'Empereur sortait de Genappe avec ses escadrons de service et une batterie à cheval. Monté sur Désirée, une jument blanche très vite, il avait galopé depuis les Quatre-Bras pour rejoindre la tête de la colonne. Sa redingote grise, du drap le plus léger, une sorte de « cache-poussière », était traversée. L'eau ruisselait sur ses bottes. Les agrafes de son chapeau rompues par la violence de la pluie, les ailes s'élevaient rabattues par devant par-dessus le casque. Il se trouvait coiffé comme Basile dans le *Barbier de Séville*. Il fit placer lui-même les pièces en batterie, orientant ses canonniers avec un accent de colère et de haine : « Tirez! tirez! ce sont des Anglais! »

Henry Houssaye.

## A TRAVERS LES REVUES

## NOTES SUR LA VIE

On a parlé déjà de ces notes, trouvées dans les papiers d'Alphonse Daudet, et que l'illustre écrivain accumulait jour à jour, au hasard de ses souvenirs et de ses impressions, pour servir à la composition d'œuvres futures, ou tout au moins y apporter la couleur du détail précis, des sensations de choses vécues. La *Revue de Paris* commence après-demain la publication de ces notes. Nous détachons de ces pages, au hasard, quelques extraits qui en marquent le caractère.

*Homo duplex, homo duplex!* La première fois que je me suis aperçu que j'étais deux, à la mort de mon frère Henri, quand papa criait si dramatiquement : « Il est mort! il est mort! » mon premier mot pleurant et le second pensait : « Quel cri juste! Que ce serait beau au théâtre! » J'avais quatorze ans.

Cette horrible dualité m'a souvent fait songer. Oh! ce terrible second moi, toujours assis pendant que l'autre est debout, agit, vit, souffre, se démène! ce second moi que je n'ai jamais pu ni griser, ni faire pleurer, ni endormir!

Et comme il y voit! et comme il est moqueur!

Quel ennui profond doivent éprouver les écrivains qui vivent depuis des siècles avec les mêmes substantifs! Les mauvais écrivains ne veulent pas comprendre cela; ils croient que le divorce des mots n'est pas permis. Il y a des gens qui ne rougissent pas d'écrire : *des arbres séculaires, des accents mélodieux*. « Séculaire » n'est pas laid, mettez-le avec un autre substantif : « moustes séculaires », « jardins séculaires », etc., voyez, il fait bon ménage. Bref, l'épithète doit être la maîtresse du substantif, jamais sa femme légitime. Entre les mots, il faut des liaisons passagères, mais pas de mariage éternel. C'est ce qui différencie l'écrivain original des autres.

Les seuls braves rois qu'ait eus la France sont, j'en jure, les rois faibles. *Nihil fecit*, disent les biographes. Si j'étais roi, je voudrais qu'on en pût dire autant de moi.

Quand on est aimé, on ne devrait pas avoir autre chose à faire.

Une Allemande méchante, c'est le *vergismeinnicht* enragé.

Il y a des âmes de garenne et des âmes de chou.

L'ivresse d'être dans le rang, simple unité de l'opération; c'est ainsi que j'ai senti battre le cœur du peuple de Paris, que j'ignorais absolument.

Faisant suite aux observations de ma femme sur la lumière, et à mes notes sur la forêt de Fontainebleau.

Etude de lumière sur les fleurs de mon petit jardin : visage des roses qui pâlit ou qui flambe selon l'état du ciel. Quand le temps devient noir, quand le crépuscule arrive, le genêt s'allume et éclaire tout le jardin : on pourrait lire à sa lumière. Les nappes blanches des thylaspiers étincellent, le jardin s'illumine lui-même, fait feu de toutes ses couleurs, vit de sa propre lumière.

Certains poètes, quand ils veulent écrire en prose, ressemblent à ces Arabes qui, à cheval, sont grands, élégants, beaux, agiles; une fois à pied, vous voyez à peine des hommes, empaquetés, veules, flasques.

La bêtise est une fissure du crâne par où le vice entre quelquefois.

Pauvre pays! La France joue un singulier rôle en Europe. Dans les nuits obscures, des hommes s'en vont avec un falot, et c'est celui qui porte la lumière qui y voit le moins. La France joue en Europe ce rôle périlleux : elle marche en avant des autres nations, les éclaire, mais, éblouie par son propre feu, roule dans les fondrières, marche dans les flammes.

En vieillissant, les grands artistes, les conquérants de peuples et de cours, les

hommes très belles, tous les triomphateurs sont atteints d'un ennui, d'une mélancolie du déclin que je raconterai un jour.

Dans les derniers temps de sa vie, le vieux Livingstone, pris d'une sorte de délire ambulatoire, errait au hasard, campait à la hâte, puis se remettaient en route sans projet ni boussole : c'était le somnambulisme du voyage. Dans le domaine de l'idée, la vieillesse de notre grand Hugo me fait songer à cela.

A noter : la tristesse, l'effacement de mon grand garçon qui vient d'entrer en philosophie et de lire les livres de Schopenhauer, de Hartmann, Stuart Mill, Spencer. Terreur et dégoût de vivre; la doctrine est morne; le professeur désespéré, les conversations en cour désolante, l'infatigable de tout apparaît à ces gamins et les dévore. J'ai passé la soirée à ramener, à frictionner le mien; et, sans le vouloir, je me suis réchauffé moi-même.

Toute la nuit ruminé là-dessus. Est-ce un bien de les initier aussi brusquement? Ne vaudrait-il pas mieux continuer à mentir, à laisser à la vie le soin de les désillusionner, d'enlever le décor pièce à pièce?

Alphonse Daudet.

## PETITE REVUE DES LIVRES

HISTOIRE, POLITIQUE. — A signaler un ouvrage de haut intérêt dû à M. Pompiliu Eliade, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, et intitulé : *De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie*. Rien de plus curieux et de plus instructif que cette étude, depuis les origines, sur l'état de la société roumaine à l'époque des régimes pharaoniques. Si nous ne connaissons que par un peu près l'histoire de la Roumanie, il s'en faut que la Roumanie ignore la nôtre. On verra à quel point elle a été, de tout temps, impressionnée par nos événements politiques, scientifiques, littéraires ou artistiques. Le livre de M. Pompiliu Eliade explique admirablement l'influence de cette sympathie sur la civilisation du peuple roumain (chez Leroux).

M. Félix Reyssie publie, chez Hachette, une biographie très documentée du *Cardinal de Bouillon* (1643-1715), dont la vie fut si mouvementée et dont l'orgueil fut châté par celui de Louis XIV qui lui refusa de faire élève, à Cluny, un monument à la gloire de ses aïeux. Chez V. Retaux, un très touchant récit de la vie de *Madame Louise de France*, fille de Louis XV, qui quitta la Cour de Versailles pour le couvent des Carmélites, nettoyant (mal du reste) les chaudrons, les ustensiles de cuisine, de ces mains sur lesquelles les plus favorisés courtois pouvaient seuls être admis à l'honneur de respectueusement déposer un baiser.

Chez Stock, pour les passionnés de « l'Affaire », le *Petit Bleu*, par Paul Marie, étude critique d'après les comptes rendus sténographiques du Conseil de guerre, de la Cour d'assises et de la Cour de cassation.

La *Société française contemporaine*, par le vicomte Bressier de Montmorand (chez Perrin). Ce livre est composé d'une suite d'études sur le Clergé, la Noblesse, la Bourgeoisie, le Peuple, contenant de très justes aperçus sur l'ensemble de notre société. Je signalerai, entre autres chapitres intéressants, celui qui traite de la « servilité » des foules et de leur action sur le véritable peuple.

PÉDAGOGIE. — A lire un ouvrage de M. J. Elaudouard, dont le titre dit assez l'importance : *L'éducation au point de vue sociologique*. Dans ce livre, fruit de longues observations, l'auteur démontre l'erreur qui existe dans l'enseignement actuel, en établissant les bases d'une éducation rationnelle, d'une éducation de l'enfant par l'enfant, accomplie avec l'aide de l'éducateur (chez Le Soudier).

ROMANS. — *Dorine*, c'est le titre d'un nouveau livre de M. André Theuriot, contenant une trentaine de nouvelles, de récits pleins de charme et d'observation. Un blâse part pour se retirer à la Trappe, le conduit chez une comédienne retirée à la campagne. Comme il a fait des pièces, on parle du passé et, peu à peu, les souvenirs s'accroissent, le blâse tourne, avec juste raison, que s'il n'est pas encore mûr pour la Trappe, il l'est déjà pour le mariage : tel est le bien trop court résumé de *Dorine*, la nouvelle qui donne le titre au volume (chez Lemerre).

C'est n'est pas un roman à proprement parler, à peine un livre de nouvelles que celui que le comte A. de Saint-Aulaire publie, chez Calmann Lévy, sous le titre de : *Chroniques de la forêt de Sauvagnac*. A part deux récits du temps de la guerre de Vendée, le volume dont il s'agit est surtout composé d'impressions recueillies par un ardent amateur des choses de la nature. L'auteur raconte aussi bien les grandeurs de la forêt que l'histoire d'un insecte, d'un crapaud, que le drame de la poursuite d'un loup; tout cela dit avec belle humeur, une familiarité de bon goût, et venant d'un esprit à qui la pratique de la vie — qui en aggrave tant d'autres — n'a appris que la bienveillance et la philanthropie.

A signaler une excellente traduction, par M. Henry-D. Davray, de *la Machine à explorer le temps*, le roman si original de H.-G. Wells, un des meilleurs auteurs anglais d'aujourd'hui, l'Edgar Poe et aussi le Jules Verne anglais (au Mercure de France).

Le *Serpent de Mer*, un titre piquant, mais qui ne laisse pas deviner que le véritable sujet du roman de M. P. B. Ghéusi, est le récit d'un petit voyage dans le monde artistique parisien. On y trouvera, à côté d'un détail amusant, des spirituelles critiques du snobisme musical, par exemple, cette sortie d'un « moderne » qui déclare que : « Toute musique comprise d'embellie est nulle, qu'une œuvre n'est sublimée que si elle met trente ans à s'imposer, et qu'un contemporain qui remporte un éclatant succès de première n'a qu'à renoncer au théâtre ». Livre où l'esprit d'observation ne manque pas, comme on peut le voir (chez Flammarion).

Même librairie : *Gilberte*, de Paul Lacour. Roman très dramatique et passionné, que je ne puis qu'indiquer aujourd'hui.

POÉSIE. — A signaler : *Chemin de retour*, par M. H. Erasme-Anger (chez Ed. Gérard), recueil de poésies aisément venues, précédées d'une préface de M. Gabriel Vibre. — *Fleurs rouges*, une plaquette signée A. Gabriel Faure, où l'auteur, entre autres, un beau sonnet sur la Victoire de Samothrace. — *Instants de ville*, par M. Georges Pioch, une plaquette contenant de belles idées, mais des vers rimant suivant l'école nouvelle, c'est-à-dire ne rimant que peu ou point (au Mercure de France).

Ph. G.

## La Vie Sportive

## LE TURF

## COURSES A AUTUILL

Journée très suivie. Le public, petit et grand, est venu en foule, attiré par un bon sport, et un soleil un peu fauveux dont se régalaient, vers deux heures, les nombreux spectateurs habillés de vêtements printaniers. Les favoris n'ont pas tardé à reprendre l'avantage des que le soleil s'est caché. Vers la fin de la séance, les visages étaient bleus et les nez étaient rouges. L'hiver avait reparu dans toute sa froideur. En désignant deux vain-

queurs dans cette réunion, j'ai atteint, je crois, le maximum de la perfection, car les favoris ont fait tout d'atteints du phylloxère. Dans le prix de Dangu, l'écurie Ledat, ayant l'intention de gagner avec Aventuriers, était des plus favorites. Aventuriers a fait une chute et Requiem a été battu par Peu de Gloire.

Dans le prix d'Autuill, le bon cheval de M. Abeille, Chevilly, dont le bien Harper a tiré un excellent parti, a profité de la chute de Pansin II au saut de la rivière pour enlever un steeple-chase de 30,000 francs, en battant facilement Radès et Tournay.

Grandlieu ayant fait dérober Diplôme dans le prix Betty, la victoire de Berry n'a plus fait un pli. Dans le prix Silversmith, Géographie, pour laquelle on payait un début sur les gros obstacles, a commis plusieurs fautes sérieuses et s'est fait battre par Pimpant, qui court toujours honnêtement et que l'on met à toutes sautes, sous le prétexte contestable qu'il ne veut pas s'employer.

Dans le prix des Tribunes, Flag, retrouvant son assez bonne forme de l'année dernière, a battu aisément Beupré et Le Tétrarque.

Le Prix des Glacis, 3,000 fr., 2,800 mètres, a été pour L'Aurore (7/3), à M. de Lesage (Bashford), battant Provis, à M. Alb. Menier (Mac Cormick) et Rayon d'Or, à M. S. Desbros (Alb. Johnson).

Aux tribunes, Madeleine, Victorine, Saint Alban et Balancelle menaient devant les autres en peloton, sauf Tartare et Podor qui n'ont jamais été dans la chasse. Entre les tournants, Victorine rejoignait Madeleine. Balancelle, Provis, L'Aurore et Rayon d'Or se rapprochaient à l'entrée de la ligne droite. A l'avant-dernière haie, Provis et L'Aurore étaient ensemble devant Balancelle et Rayon d'Or. Après la dernière haie, L'Aurore prenait l'avantage et battait Rayon d'Or troisième à trois quarts de longueur.

Parî mutuel à 10 fr. : 56 fr. 50. Placés : L'Aurore, 49 fr. 50; Provis, 58 fr. 50; Rayon d'Or, 21 fr.

L'Aurore a été réclamée pour 6,600 fr. par M. Fischhoff.

Le Prix de Dangu, 5,000 fr., 3,400 m., a été pour Peu de Gloire (5/4), au baron Finot (Brooks), battant Requiem, à M. G. Ledat (Boon), et Paulin, au prince Léon Radziwili (C. Smith).

Irissée partait devant Aventuriers, Requiem, Bonjour, Peu de Gloire et Paulin. Aux tribunes, Bonjour menait plusieurs longueurs devant Irissée, Requiem, Aventuriers tombant et Paulin. Au trot, Aventuriers tombait. Après le talus, Paulin avait deux longueurs sur les autres en peloton. A la dernière haie, Peu de Gloire sautait devant Requiem, ce dernier venait très fort, mais succombait d'une encoûpée. Paulin troisième à six longueurs.

Parî mutuel à 10 fr. : 44 fr. Placés : Peu de Gloire, 39 fr.; Requiem, 49 fr. 50.

Le Prix d'Autuill, 20,000 fr., 3,500 m., a été pour Chevilly (20/1), à M. Abeille (Dodson), battant Radès, au comte A. Le Marois (Alb. Johnson), et Tournay, à M. J. Desbros (T. Brown).

Tournay, Medous, Irun II ont mené devant Radès, Louli, Sommeil, Fusan II et Cordas. Après le talus, Sommeil, Irun II, Louli, Chevilly et Tournay sautaient en ligne la rivière devant Fusan II qui culbutait. Sommeil, Irun II et Radès continuèrent devant Medous, Tournay, Chevilly, Louli et Cordas.

Après le talus, Tournay avait deux longueurs sur Lhéris, les autres en ligne. A la rivière, Grandlieu se dérobait et entraînait Diplôme. Detonator continuait devant Lhéris et Berry; ce dernier venait après le bull-finch pour l'emporter de deux longueurs et demi sur Lhéris. Detonator troisième à vingt longueurs.

Parî mutuel à 10 fr. : 33 fr. 50. Placés : Chevilly, 37 fr.; Radès, 26 fr. 50; Tournay, 36 fr.

Le Prix Betty, 10,000 fr., 4,000 m., a été pour Berry (égalité), au baron Finot (Brooks), battant Lhéris, à M. G. Gout (Maidment), et Detonator, à M. A. Maher (Radès).

Detonator, Lhéris, Diplôme partaient devant Berry et Grandlieu. Avant le talus à revers, Detonator avait plusieurs longueurs sur Lhéris; les autres en ligne. A la rivière, Grandlieu se dérobait et entraînait Diplôme. Detonator continuait devant Lhéris et Berry; ce dernier venait après le bull-finch pour l'emporter de deux longueurs et demi sur Lhéris. Detonator troisième à vingt longueurs.

Parî mutuel à 10 fr. : 49 fr. 50. Placés : Berry, 44 fr. 50; Lhéris, 30 fr.

Le Prix Silversmith, 4,000 fr., 3,400 m., a été pour Pimpant (5/4), à M. Alb. Menier (West), battant Géographie, à M. Maurice de Gheest (Wright), et Noteur, au comte de Montredon (F. Morris).

Pimpant a mené devant Simple Simon, Géographie, Marquis de Carabas, Noteur et Serpente qui tombait à la première haie. Après le brook, Simple Simon et Pimpant galopèrent devant Marquis de Carabas, Géographie faisait une faute à la rivière, Noteur derrière. Entre les tournants, Simple Simon était dépassé par Pimpant. Géographie se rapprochait, mais faisait une grosse faute au bull-finch et malgré cela prenait la deuxième place à quatre longueurs. Noteur troisième à cinq longueurs.

Parî mutuel à 10 fr. : 55 fr. Placés : Pimpant, 48 fr. 50; Géographie, 44 fr. 50.

Le Prix des Tribunes, 4,000 fr., 3,000 m., a été pour Flag (10/1), à M. Luzarches d'Azay (Brooks), battant Beupré, à M. Ed. Archdeacon (Foster), et Le Tétrarque, à M. H. E. Meyer (Maidment).

Castelvillier et Estafier partaient devant Flag, Danseur, Santander, Le Tétrarque, Beupré, Amorette II et Antigone. En face, Santander et Castelvillier menaient devant Flag, Le Tétrarque, Estafier, Beupré, Amorette II et Antigone. Entre les tournants, Castelvillier et Santander étaient dépassés par Le Tétrarque. Flag venait à la dernière haie, pour l'emporter de quatre longueurs sur Beupré. Le Tétrarque troisième à cinq longueurs.

Parî mutuel à 10 fr. : 63 fr. 50. Placés : Flag, 20 fr.; Beupré, 24 fr. 50; Le Tétrarque, 37 fr.

## ESCRIME

## SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS

## DES MAÎTRES D'ARMES

L'assaut annuel de la Société a réuni beaucoup de monde à l'hôtel des Ingénieurs civils.

Il était présidé par Louis Morignac. Dans l'assistance : MM. Siry, Président d'honneur, comte de Lindeman, Broutin, Chauveau, Vavasseur, Chevillier, chevalier Pini, baron de Schönon, Monis, Touchard, Lécuyer, etc., et la plupart des professeurs d'escrime de Paris.

Une grande attraction de la soirée était la rencontre de Rachevsky, champion d'été, et de Lucien Morignac, champion de printemps. Lucien Morignac a réussi, notamment, une attaque par coupé, très légèrement faite; un coup d'arrêt, une riposte par coupé dessous, après avoir pris la contre de quarte, et une contre-riposte.

L'assaut final entre Rue et Gaillard a compté également de très jolies coups.

Robert Milton.

## AUTOMOBILISME

C'a été un gros succès, la course des voitures à vendre qui a eu lieu, hier matin, entre neuf heures et midi, de Versailles à Choisy-le-Roi et retour. Succès dû à la fois au nombre des concurrents, 48; des partants, 35; des arrivants, 27, et des spectateurs, curieux, néophytes, débutants, acquiescents, futurs. Plus de cent voitures automobiles ont passé au Petit-Colbert où nous avons vu MM. de Chasseloup-Laubat, R. de Knyff, baron de Périgord, Charron, Juhel-Renay, Georges et Max Richard, Cuenod, Girard, Loyvel, Lefèvre, Monnier, Védrine, Plassard, Delrève, Descamp et bon nombre d'acheteurs qui se renseignaient sur la valeur et la performance des voitures concurrentes, qui, d'ailleurs, ont effectué les 39 kilomètres du parcours à des allures très acceptables.

Route fort belle et en parfait état, suffisamment accidentée pour être intéressante; des curieux sur tout le parcours. Le départ a été à 9 h. 42 à tous les concurrents, et ce n'était pas le moins curieux à voir que ce fouillis de 35 voitures cherchant à se détacher les unes des autres dans la côte. Les premiers ont été de retour une heure et quart après et les arrivées se sont rapidement effectuées jusqu'à midi et demi.

Aucun incident à signaler.

Paul Moyan.

## PETITES NOUVELLES

Automobilisme. — Le fameux règlement sur la circulation des automobiles vient d'être définitivement approuvé par le Conseil d'Etat. Il va maintenant être transmis au ministère des travaux publics pour être revêtu des signatures officielles, les chauffeurs peuvent espérer le voir promulguer aux premiers jours de printemps.

C'est une voiturette Bollée, munie de pneumatiques Michelin, qui a gagné hier la course de Versailles à Choisy-le-Roi et retour, devant plusieurs voitures aux moteurs plus puissants. Une fois de plus, cet excellent petit véhicule a prouvé sa vitesse et sa parfaite régularité de marche.

Les ateliers Mors vont livrer prochainement aux chauffeurs des voitures qui feront bien des envieux. Les nombreux perfectionnements qui ont été apportés en font, à l'heure actuelle, les véhicules dont la marche est la plus sûre et la plus régulière.

Tout ce dont peuvent avoir besoin les chauffeurs se trouve au garage de la course commerciale d'automobiles, 7 bis, avenue de la Grande-Armée; essence, pièces de rechange, accessoires, ainsi que motocycles et voitures de tout sort.

Téléphonie. — M. Hal. B. Donly, président du Comité des courses de la Canadian Wheelmen's Association, à laquelle a été confiée l'organisation des championnats du monde, à Montréal, dans le courant du mois d'août, est en ce moment aux Etats-Unis.

Il déclare que des dispositions sérieuses sont prises en vue des championnats et que les visiteurs et concurrents qui sont attendus en grand nombre des Etats-Unis, de la France et de l'Angleterre seront cordialement et confortablement reçus.

Une assemblée générale extraordinaire de l'A. V. A. se tiendra au Club-House, le mercredi soir 1<sup>er</sup> mars à 9 heures. Ordre du jour : Election des deux membres du Comité d'Administration de la souscription (1898). Rapport des commissions chargées de la vérification des comptes. — La superposition des chiffres : Au moment du départ de la course de 6 jours, à Saint-François, les concurrents se sont disputés des propos de numéros d'ordre. Stevens demandait le n<sup>o</sup> 13, Miles insistait pour avoir le n<sup>o</sup> 7, sous lequel il a toujours gagné toutes ses courses; les n<sup>os</sup> 4 et 11 ont été disputés comme d'habitude, particulièrement de bon augure. Aux derniers « six jours » de New-York, personne n'avait voulu prendre le n<sup>o</sup> 13.

P. M.

Un vol. *Emalline*, descript. des nouveaux dentiers invisibles, sans plaques, crochets, ni ressorts, la plus belle découverte de l'art dentaire. Aucune succursale. M. ADLER, 4, RUE MEYERBEER, 4.

## EAU DE COLOGNE PRIMALE

F. MILLOT, 41, rue de la Harpe, Paris.

Le roi le Siam part certainement le français. Il part de dire depuis mille ans chez Millet une caisse d'eau de Cologne Primale.

## F. MILLOT - EAU DE COLOGNE PRIMALE

Propriété de M<sup>r</sup> le Duc d'Orléans

